

de ligne

En ligne

23

dossier

L'engagement

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | avril-septembre 2017

au Centre

**Stephen O'Malley
(KTL)
et Fujiko Nakaya**

inédit

Viken Berberian

spécial 40 ans

En quête de souvenirs

Bibliothèque
Centre
Pompidou **40**
publique d'information

sommaire

page 3

vous avez la parole
Gaffe au gaffophone !

page 4

en bref

page 5

au Centre
Stephen O'Malley, *metal* hypnotique

page 8

inédit
Comment utiliser un tabouret Alvar Aalto pendant une révolution, par Viken Berberian

page 10

dossier : L'engagement

- Savez-vous à quoi l'engagement engage ?
par Bernard Cerquiglini
- « Ma tante » ne prête pas qu'aux riches !
- L'engagement en mutation
par Denis Salas
- L'engagement au travail, une fausse bonne idée ?
par Pauline Fatien Diochon
- Il n'économise pas sa foi !
entretien avec Gaël Giraud
- Coureur tout terrain
entretien avec Sébastien Chaigneau
- Politiser le design
entretien avec Elliot Lepers

page 26

spécial 40 ans
En quête de souvenirs, par Philippe Artières

page 28

ligne d'horizon
LILLIAD, une nouvelle odyssée

page 31

venez!

- Monsieur le (futur) président de la République
par Farah
- Profession : diplomate
entretien avec Christian Lequesne
- Punk *fiction*, entretien avec Philippe Puicouyoul

page 35

votre accueil
Itinéraire d'un objet trouvé

édito

On s'engage !

Le succès, pourtant prévisible, de l'exposition « Gaston, au-delà de Lagaffe » dépasse toutes nos espérances ! Il renforce la place que la bibliothèque occupe au Centre Pompidou dans les arts graphiques par la bande dessinée.

Avec toujours la volonté de s'adresser au plus grand nombre, toutes les formes de médiations et d'actions culturelles sont présentes dans notre programmation. Ce qu'illustre ce nouveau numéro de votre magazine : il donne la parole aux participants d'un atelier de fabrication de gaffophones ; il ouvre ses pages à la création avec un texte inédit de Viken Berberian, illustré par Yann Kebbi - auteurs d'un récent roman graphique *La Structure est pourrie, camarade* - ; il interroge Christian Lequesne sur les transformations de la fonction de diplomate. Enfin, il vous fait (re)vivre l'émergence du punk aux Halles, filmée, il y a quarante ans, par Philippe Puicouyoul. Son docu-fiction, *La Brune et moi*, sera projeté le 17 juin.

La campagne présidentielle si importante pour l'avenir des Français et les choix de société qui en découleront, s'invite dans votre magazine avec un texte d'une jeune femme, Farah D., qui interpelle le futur président. D'autres voix, encore, se feront entendre lors du débat « Présidentielle : c'est par où la jeunesse ? », organisé le 3 avril, en collaboration avec Zone d'expression prioritaire.

Enfin, le dossier interroge le sens ou, plus exactement, les différents sens du mot engagement. Qu'il soit individuel ou collectif, intime ou public, l'engagement est au cœur de nos vies. À la Bpi, depuis quarante ans, l'engagement que nous avons pris est d'être à votre service, à l'écoute de vos besoins et de vos attentes.

Bonne lecture.

Christine Carrier

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

vous avez la parole

GAFFE AU GAFFOPHONE!

Ils et elle ont deux passions : Gaston Lagaffe et le bricolage. Ils ont participé à un atelier « Fabrication de gaffophones » et retrouvé des plaisirs d'enfance.



Pierre

J'ai été inscrit à cet atelier à mon insu. L'amie qui m'a inscrit se présente elle-même comme une mademoiselle Jeanne.

Elle a toujours pensé que j'étais un « gastolâtre », c'est-à-dire un admirateur de Gaston. Je ne renie pas cette définition ! J'ai découvert *Gaston* dans ma prime jeunesse, je pense avoir tout lu. L'étude des instruments de musique m'a toujours intéressé, de même que pouvoir faire de la musique avec n'importe quoi, bien que je sois de formation classique et plutôt intéressé par l'opéra. Ce qui me plaît le plus dans *Gaston*, c'est le gaffophone, évidemment, depuis toujours !



Philippe

Gaston Lagaffe est la seule bande dessinée qui m'a fait sortir d'une bibliothèque parce que je riais

trop ! Je travaille dans les télécom. Mon domaine, c'est la réparation des appareils électroniques. Connaissant mon intérêt pour Gaston et le bricolage, mon épouse m'a inscrit d'office à cet atelier. En me replongeant dans l'univers de Gaston, je vais retrouver un peu ma jeunesse et la perspective de construire quelque chose. Construire, c'est quelque chose que j'adore.



Deborah

Je suis guide interprète conférencière dans les musées. Née à New York, je suis arrivée en France

lorsque j'avais une vingtaine d'années, mon copain de l'époque lisait *Gaston Lagaffe*. Je m'intéresse beaucoup aux choses manuelles, je travaille les tissus. Je ne connais rien au son mais j'aime beaucoup Gaston Lagaffe parce qu'il est tout mou, il a son double en latex, il fait des bêtises tout le temps. Il est super cool. C'est un personnage entier, auquel je peux m'identifier, mais j'essaie de ne pas être comme lui !



Patrick

J'ai eu connaissance de cet atelier en venant voir l'exposition.

Gaston, c'est un univers que je connais, j'ai dû lire toutes les bandes dessinées quand j'étais gamin. Franquin a une imagination extravagante. Le gaffophone, en particulier, c'est un instrument mythique ! Donc forcément, un atelier de création de gaffophones, c'est fabuleux, j'étais obligé de m'inscrire. Je me suis bien amusé. Après, le résultat, ce n'est pas le but !



Jean-Yves

Le personnage de Gaston m'est éminemment sympathique, c'est un rebelle, un paresseux

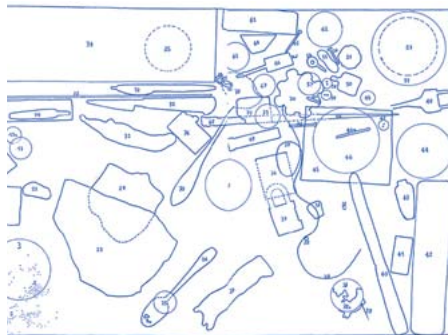
qui est très travailleur d'ailleurs ! Quand il s'agit d'inventer des trucs pas possibles, il travaille énormément. Mais on ne le voit pas, on voit juste le résultat.

Je m'attendais à voir des enfants à cet atelier, il n'y avait que des adultes. Ça veut dire que ce sont des gens qui ont su garder leur esprit d'enfant, qui s'intéressent à la musique et aux expérimentations pleines de fantaisies !

Propos recueillis par
Aymeric Bôle-Richard et Florian Leroy,
Bpi

en bref

Below Sea Level de Gianfranco Rosi
© 21 One Productions



(détail) Spoerri © Le Nouvel Attila



Flickr (CC BY 2.0)

JE ME SOUVIENS...

Quel est le film inoubliable de votre carrière à la Bpi? C'est à cette question qu'ont répondu nos anciens collaborateurs et ce sont ces films qui sont montrés à l'occasion du quarantième anniversaire du Centre Pompidou.

Cinq films marquants, qui ont gagné des prix au festival Cinéma du réel, qui ont séduit le public et qui resteront inoubliés.

Cycle Inoubliables, inoubliés 40 ans de films documentaires à la Bpi

- *Meng You* de Wenhai Huang, 2005, Chine
choisi par Marie-Pierre Duhamel-Muller
Jeudi 13 avril

- *Dix minutes de vie*, de Herz Frank, 1978, Lettonie
- *Sijainen*, d'Antti Peippo, 1989, Finlande
- *En mémoire d'un jour passé*, de Sharunas Bartas, 1990, Lituanie
choisis par Monique Laroze
Jeudi 4 mai

- *Below Sea Level* de Gianfranco Rosi, 2008, États-Unis/Italie
choisi par Javier Packer-Comyn
Jeudi 15 juin

20h, Cinéma 2

POÉSIE D'OBJETS

Daniel Spoerri commence en 1961 l'écriture de *Topographie anecdotée* du hasard*, minutieuse description des objets se trouvant sur sa table. Manifeste du Nouveau Réalisme, expérience littéraire, biographie d'une génération d'artistes, ce texte plein d'humour convoque tout le milieu de l'avant-garde des années soixante.

Il deviendra un livre dont la nouvelle édition en 2016, par Othello/Le Nouvel Attila & Le Bureau des activités littéraires, conte l'aventure éditoriale singulière et celle d'une forme inédite de livre augmenté.

Cycle Littérature en scène
Lecture avec Jacques Rebotier
et sa compagnie VoQue de
Topographie anecdotée du hasard*
de Daniel Spoerri

Jeudi 20 avril
20 h, Petite Salle

DESTINATION : LE MONDE !

Le tourisme génère environ 900 milliards de dollars de recettes par an et représente 8 % de l'emploi dans le monde. Cette branche d'activité, très dynamique, est en constante évolution, le choix des destinations ne cessant notamment de se diversifier. Globalisation, concurrence internationale, post-colonialisme et terrorisme sont autant d'enjeux pour un secteur en pleine expansion sur toute la planète.

Cycle Enjeux internationaux Tourisme et mondialisation

Avec notamment
Christian Giraud, chercheur au CERI-Sciences Po

Lundi 29 mai
19 h, Petite Salle

Cycle organisé en partenariat avec
le CERI-Sciences Po

au Centre

STEPHEN O'MALLEY, *METAL* HYPNOTIQUE

Fondateur du groupe de *drone metal* Sunn O))), le guitariste **Stephen O'Malley** se situe au croisement de la frange dure du rock et de la musique contemporaine. Rencontre avec un artiste en quête de méditation, invité de la prochaine édition du festival Manifeste de l'Ircam.

KTL, le duo que vous formez avec Peter Rehberg se produit pour la seconde fois dans le cadre du festival Manifeste. En juin, vous jouerez sur l'esplanade du Centre Pompidou en écho aux sculptures de brouillard de Fujiko Nakaya. Comment ce contexte influence-t-il votre musique ?

Mon influence majeure, c'est vraiment Fujiko. Elle est incroyable, c'est une artiste très libre et ouverte. C'est elle qui a conçu le scénario et le design du brouillard. C'est la première fois qu'elle collabore avec l'Ircam. Cette institution de recherche musicale s'intéresse aussi au spectacle vivant et permet de découvrir de nouvelles zones de création.

Je vis à Paris depuis dix ans, mais je viens de Seattle. C'est très loin d'ici, à bien des égards ! Il n'y a pas de musée de cette envergure. Jouer dans un lieu aussi populaire et fréquenté, c'est franchement un honneur. C'est exotique pour moi, je suis un immigré ici ! C'est aussi très excitant, car le concert va me donner l'opportunité de faire les choses à grande échelle en travaillant sur la spatialisation du son avec une très bonne équipe technique, notamment avec Manuel Poletti.

À Paris, avec Sunn O))) ou d'autres projets, j'ai joué dans de petites salles comme les Instants chavirés, dans de plus grandes structures comme la Cité de la musique-Philharmonie de Paris, ou à l'église Saint-Merri. Il y a un public fréquentant ces deux types de salles. Le lien entre Saint-Merri, l'Ircam et le Centre Pompidou est très intéressant : Saint-Merri est l'église la plus progressiste de Paris, l'Ircam est le plus grand centre de recherche acoustique et le Centre Pompidou se consacre à l'art contemporain.

Manifeste-2017

Fujiko Nakaya, *Fog Sculptures*

KTL (Stephen O'Malley et Peter Rehberg)
composition, arrangement et
performance

Vendredi 2, samedi 3 juin

Piazza, 22 h



Stephen O'Malley et Peter Rehberg

© Ronald Dick

Quels sont vos liens avec la musique contemporaine et les grands compositeurs tels Pierre Boulez, György Ligeti et Gérard Grisey ?

Grisey a été mon premier contact avec la musique contemporaine. Vers 2008, Sunn O))) travaillait sur un nouveau disque, *Monoliths & Dimensions*. Nous voulions développer les résonances entre instruments électriques et instruments acoustiques, mais on ne savait pas comment s'y prendre. La personne qui a écrit les arrangements était obsédée par Tristan Murail et Gérard Grisey. C'est comme ça qu'on a découvert la musique spectrale de Grisey et de Iancu Dumitrescu, ainsi que ce qui se passait à l'Ircam. Grisey savait merveilleusement créer l'illusion d'un son venu d'ailleurs avec un ensemble instrumental. En revanche, je connais davantage Boulez comme chef d'orchestre que comme théoricien ou compositeur. En fondant l'Ircam, il a créé des connexions entre les arts contemporains, dont la musique.



Concert de Sunn O))) à l'église Notre-Dame des Dominicains, Louvain

Des cultures underground telles les musiques *metal* et *noise* entrent dans les institutions. À l'inverse, pensez-vous que des compositeurs savants comme Alvin Lucier ou Éliane Radigue sont en passe de devenir « populaires » ?

Dans la jeunesse et l'avant-garde actuelles, ils sont beaucoup mieux connus que par le passé. Tous deux sont des exemples typiques d'une conscience émergente, d'une transformation spirituelle majeure. Je n'ai rencontré Éliane Radigue que brièvement, mais Alvin Lucier nous a invités, avec le guitariste Oren Ambarchi, à créer *Criss Cross* au Louvre. Ce fut une expérience époustouflante : une musique super intense, hypnotique, méditative. En octobre dernier, à Zurich, il y a eu un festival de trois jours pour le quatre-vingt-cinquième anniversaire d'Alvin. Ce festival a programmé des dizaines de concerts de musiques qu'il a écrites à différentes époques. On y a vu beaucoup de jeunes. Les concerts furent vraiment des moments d'hypnose, de méditation, dès les premières secondes.

Quand on pense au *metal*, on ne pense pas forcément à une musique méditative. Que représente la méditation pour vous ?

Jouer de la musique est une pratique de la méditation : pas une méditation zen au sens plein du terme, mais une transe, un peu comme une sorte de yoga. Il y a beaucoup de connexions entre la géométrie, la musique, la danse, la transe et la méditation.

Pensez-vous que des gens écoutent votre musique pour méditer ?

Absolument ! Je suis en train de faire un film d'un concert de Sunn O))). Le directeur de la photographie a fait beaucoup d'images du public, les gens dansent et sont... disons : extatiques. Nos concerts pourraient être vécus comme une expérience très violente, mais notre public est de plus en plus méditatif. Voilà ce qui m'intéresse : que vient chercher le public ? Quel vide Sunn O))) vient-il en quelque sorte remplir en eux ? Comment un manque dans la vie des gens les amène-t-il vers la méditation ? Notre public est de plus en plus nombreux, et ce ne sont pas seulement des amateurs de *heavy metal*.

Je ne dirais pas que nos concerts sont une grand-messe, mais c'est un grand honneur de voir le public aller aussi loin en lui-même avec notre musique. En fait, ce sont des master classes d'hypnose !

Vous allez collaborer avec une artiste japonaise, Fujiko Nakaya. Vous jouez souvent avec des musiciens de la scène japonaise : Keiji Haino, Merzbow, Boris... Celle-ci attire les musiciens occidentaux depuis longtemps. Comment expliquez-vous cette fascination ?

J'adore la théorie de Julian Cope dans *Japrock sampler* à propos de l'étrangeté de la musique psychédélique nipponne. Le rock, le jazz, les musiques classique et expérimentale sont arrivés à la même époque au Japon : après-guerre. Les Japonais ont assimilé tout ça très vite à leur manière mais le regard occidental peut être biaisé. La société japonaise reste très fermée. C'est difficile d'y aller, c'est difficile d'y rester.

En 2007, j'ai vécu six mois à Kyoto. C'est là que j'ai rencontré Fujiko. En 1945, elle était adolescente, elle a été confrontée à l'arrivée météorique des musiques occidentales, ça m'a fasciné. Nous nous sommes immédiatement compris. Plus tard, j'ai rencontré le groupe japonais Boris à un concert à Seattle : ça a tout de suite collé entre nous. Je suis reparti au Japon il y a trois ans et pense y retourner en mai prochain. J'ai toujours eu envie de jouer avec Corrupted et Kengo Iuchi, un guitariste acoustique incroyable.

Je travaille avant tout avec ces artistes pour leur musique, pas parce qu'ils sont japonais. Mais il y a quand même quelque chose avec le Japon : une fois que tu y as joué, ça change tes perspectives. Tout y est différent : les salles de concert sont plus petites mais ont des sons aussi puissantes que les grandes salles européennes, le public est plus restreint, mais l'intensité est juste... énorme !

Propos recueillis et traduits par Aymeric Bôle-Richard, Valérie Bouissou et Claude-Marin Herbert, Bpi.

CE N'EST PAS DU VENT !

Peut-on sculpter la brume ? Oui, répond **Fujiko Nakaya**. Depuis les années 1970, cette artiste japonaise a fait du brouillard la matière principale de son travail. Un peu partout dans le monde, elle crée des *Fog Sculptures* en interaction avec le milieu choisi, naturel ou urbain, et collabore parfois avec d'autres artistes : musiciens, danseurs...

Née en 1933, Fujiko Nakaya est la fille d'Ukichiro Nakaya, le premier à avoir fabriqué des flocons de neige artificielle. Un héritage assumé puisque le travail artistique de Fujiko Nakaya s'appuie sur des recherches scientifiques. À partir de brumisateurs d'eau à haute pression - un dispositif technologique élaboré et breveté par l'artiste -, Fujiko Nakaya produit la matière qu'elle utilise. En fonction des données météorologiques, topographiques du lieu de l'intervention, elle détermine le nombre de brumisateurs, leur distance idéale, utilise des ventilateurs pour accélérer le mouvement ou des éclairages qui chauffent l'atmosphère et génèrent des courants de brouillard verticaux.

Peut-on parler de sculpture quand la matière se fait fuyante, évanescence ? Dans la monographie que lui ont consacré les Presses du réel, l'artiste s'explique : « en fait de sculpture, il s'agit de travailler avec l'atmosphère comme matière première et de laisser le vent manier le burin à sa guise dans le moule des conditions atmosphériques. »

Ses *Fog Sculptures* sont donc des collaborations subtiles avec l'eau, l'atmosphère, les courants d'air et... les spectateurs. Eux aussi, par leur présence qui augmente la température, modifient les conditions de production de l'œuvre.

Marie-Hélène Gatto, Bpi



Les nymphes du Grand Palais dans la brume en 2013

inédit

Cycle Littérature en scène
Rencontre illustrée
Lundi 12 juin
20 h – Petite Salle

Le tabouret à trois pieds conçu par le designer finlandais Alvar Aalto est omniprésent dans le roman graphique de Viken Berberian et de Yann Kebbi : *La Structure est pourrie, camarade* (Actes Sud BD, 2017).

Pour *de ligne en ligne*, Viken Berberian évoque cet objet, dont il détourne allègrement l'usage, dans un texte inédit, traduit de l'anglais par Claro.

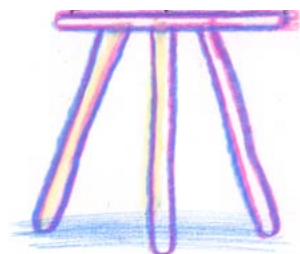
En regard, Yann Kebbi a eu la gentillesse de nous autoriser à reproduire ses dessins.

Comment utiliser un tabouret Alvar Aalto pendant une révolution

Ainsi, vous pensiez que le tabouret Alvar Aalto, à l'âge canonique de quatre-vingt-quatre ans, ne servait qu'à s'asseoir dessus ? Réfléchissez un peu. Dans notre roman graphique, *La Structure est pourrie, camarade*, le tabouret à trois pieds sert d'arme contre les forces pro-gouvernementales ; de compensations pour les citoyens expulsés de chez eux ; de symbole de mécontentement collectif, d'objet multifonctionnel pour s'accroupir ou assommer quelqu'un.

C'est au cours des années 1920 que l'esthétique d'Aalto évolua, passant d'un style néoclassique à un style fonctionnel. Dans les années 1930, Alvar Aalto opta pour un réalisme moins rigide en privilégiant les modèles organiques de la nature pour finir par embrasser le modernisme. Nous n'avons rien contre l'architecte et designer finlandais, avec son penchant pour le bouleau, que nous respectons totalement. Nous pensions seulement qu'il était temps d'adapter l'usage de son tabouret empilable à nos temps agités. Aussi, quand un rebelle brandit de façon menaçante le tabouret iconique devant un architecte et constructeur coupable d'avoir détruit son foyer et la mémoire collective de la ville, l'architecte réplique, le regard effrayé : « Non, mais vous avez une idée du prix d'un tabouret original Alvar Aalto ? » L'infortuné architecte n'aura pas droit à une réponse :





le rebelle et les autres révolutionnaires enragés s'en prennent à lui et le font tomber avec le tabouret de bois. Pressentant ce qui va se passer, l'architecte se jette par la fenêtre de son bureau, situé au sommet de l'immeuble. Désolé d'avoir cassé tous ces tabourets dans notre livre, monsieur Aalto.

Un tabouret Alvar Aalto pour Finmar des années 1930 peut valoir en fait 3 000 euros, mais dans notre livre les tabourets sont omniprésents et servent d'ersatz de matraque. Ce sont d'élégants substituts. Ils adhèrent à la théorie économique des lois de l'utilité marginale décroissante : chaque nouveau tabouret donne moins de plaisir que le précédent. Ils sont donnés aux sans-abris en guise de paiement pour leurs appartements, ce qui fait que cet objet emblématique au design fonctionnel et stylistique cesse d'être un produit élitiste pour devenir un argument dans une négociation entre oligarques urbains et expropriés. Nous nous servons du tabouret comme d'un objet de révolte et de changement. C'est le chouchou des rebelles qui s'opposent à une modernisation au mépris du passé et de la mémoire collective de leur ville bien-aimée.

Asseyez-vous bien avant de lire.

Viken Berberian



ENGAGEZ-VOUS DANS LA MARINE



POUR VOYAGER _ APPRENDRE UN MÉTIER
Vous aurez : PRIMES _ PÉCULES _ RETRAITE
Écrire (sans affranchir) MINISTRE DE LA MARINE . PARIS

dossier

L'engagement

11

dossier : L'engagement

De quoi parle-t-on lorsqu'on parle d'engagement ? S'appuyant sur l'étymologie du mot, ce dossier envisage le terme dans différents domaines. Il interroge aussi bien la mise en gage d'objets auxquels on tient que l'engagement citoyen, les implicites de l'investissement dans le travail que les façons de vivre un engagement religieux ou encore celui, physique et mental, d'un sportif de haut niveau.

Au final, se dessinent des parcours, des portraits, car il n'y a peut-être pas de vie sans engagements. Comme le souligne malicieusement le linguiste Bernard Cerquiglini, la naissance est, en soi, le premier engagement !

Au web, citoyens !
Singulier/ pluriel,
les webcréations documentaires
5^e édition

Judi 11 mai
18 h – 22 h, Cinéma 2

Vendredi 12 mai
16 h – 18 h, Salon Jeux vidéo
18 h – 22 h, Cinéma 2

Place aux revues !
Des figures et des mots
Lundi 15 mai
19 h, Petite Salle

13 minutes, les p'tites conférences
L'engagement
Lundi 19 juin
19 h, Petite Salle



suite du dossier

SAVEZ-VOUS À QUOI L'ENGAGEMENT ENGAGE ?

Utilisé dans des domaines très divers (militaire, juridique, religieux...), le terme engagement est difficile à cerner. Avec beaucoup de science et d'humour, le linguiste **Bernard Cerquiglini** retrace l'histoire de ce mot qui ne laisse pas indifférent.

Le mot *engagement* présente un sémantisme étendu et des emplois d'une singulière variété. On le rencontre par exemple en obstétrique (« descente de la tête du fœtus dans l'excavation pelvienne »), en droit (« accord de participation à une œuvre ou à une entreprise en contrepartie d'un paiement »), en stratégie militaire (« bref combat localisé »), en philosophie morale (« mise au service d'une cause »).

L'unité sémantique du terme se trouve dans son étymologie; elle nous invite à dérouler l'histoire de ce substantif, qui fut d'abord un verbe.

Du verbe...

Tout commence avec le francique, dont sont issus la plupart des termes de la féodalité. Un très ancien *waddi*, « dépôt », est devenu l'ancien français *gage*, « dépôt effectué à titre de garantie ». Fondée sur la parole, la société médiévale s'est donné le moyen de cautionner cette dernière: le *gage* est la version matérielle de l'otage. Dès le XI^e siècle, le verbe dérivé *gager* désigne l'action de déposer un gage - il nous en reste *gageure*, que l'on aura soin de prononcer *gageüre* ! Au siècle suivant, *gager* est renforcé par le préfixe *en-*, qui indique un mouvement: *engager*, puis *s'engager*, pronominal, traduisent dès lors la mise en œuvre d'une action.

Laquelle? Au sens propre, celle de « mettre en gage ». Le dictionnaire de l'Académie française donne cet exemple: *engager ses biens à un créancier*. On en tire deux emplois dérivés à valeur plus générale. Celui de « se lier par une promesse formelle »: *engager sa responsabilité, s'engager à payer ses dettes, tout serment engage un homme d'honneur* (Académie française). Celui, ensuite, de « lier quelqu'un (par promesse ou convention) ». Le verbe est alors synonyme d'*embaucher* ou *enrôler*: *engager une assistante, s'engager dans l'armée pour trois ans*.



Lucie Duval, *Sept ans de mariage plus tard (épouse)*, série « Langage ment », 2011

À partir du XVI^e siècle, le verbe *engager* développe un second type d'emploi, dont on saisit la genèse. Mettre en gage, c'est aliéner un objet; promettre, c'est aliéner sa liberté. (*S'*) *engager* prend dès lors l'acception de « (faire) pénétrer dans quelque chose qui retient ». Le verbe devient synonyme d'introduire, d'enfoncer: *engager le levier sous la pierre, s'engager dans un sentier tortueux*. On comprend l'emploi figuré « amener à adopter un sentiment, une décision »: *engager à la patience*. On saisit les acceptions dérivées courantes de nos jours, d'une part « commencer, entamer » (*engager des négociations, des dépenses, le combat*), d'autre part « mettre en œuvre des moyens humains ». « Il fallut *engager* dans la lutte finale d'importantes forces militaires », écrit Charles de Gaulle, dans ses *Mémoires de guerre*.

... au nom

Créé au XII^e siècle à partir du verbe, le substantif *engagement* a suivi une évolution sémantique comparable, selon les deux grandes valeurs.

L'emploi propre, tout d'abord, qu'illustre ainsi le dictionnaire de l'Académie française : un *engagement* du mont-de-piété. D'où le sens plus général, en droit, de « *lien dû à une promesse, une convention, etc. en vue d'une action ou d'une situation* » : *engagement* irrévocable, formel, solennel, tacite ; sans aucun *engagement*. Du lien par contrat, on déduit l'idée d'embauche (une malheureuse actrice sans *engagement*) et, à l'armée, de recrutement (prime *d'engagement*). M. de Rênal lui proposant un engagement de deux ans, « Non, monsieur, répondit froidement Julien, si vous vouliez me renvoyer je serais obligé de sortir. Un *engagement* qui me lie sans vous obliger à rien n'est point égal, je le refuse » (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*).

Un terme fort

L'emploi dérivé, ensuite, qui désigne l'entrée dans un espace resserré ou une situation difficile, faisant perdre liberté de jugement ou d'action, a été particulièrement fécond. Dans le domaine militaire, tout d'abord, il connaît un sens général (*l'engagement* de toutes les forces disponibles) et une acception particulière, « combat bref et localisé, escarmouche » (*un engagement* sans gravité). En philosophie morale, ensuite, *l'engagement* désigne la participation active, de par ses convictions profondes, à la vie sociale, politique, religieuse ou intellectuelle de son temps : *l'engagement* sartrien. Le terme est fort, quasi physique : on a vu qu'il désigne d'abord un accès malaisé ou périlleux (la tête du fœtus au passage pelvien). Il en reste quelque chose dans *l'engagement* moral : une entrée dans la mêlée, risquée mais résolue, de tout son être, voire de son corps. C'est Zola en faveur du capitaine Dreyfus, Bernanos contre le franquisme. L'engagement nous engage tout entier. En cas de doute sur son aptitude à l'endurance, préférer le *non-engagement*, le *désengagement* voire le prompt *déengagement*.

Bernard Cerquiglini



© photo Roberto Pellegrinuzzi

Lucie Duval, « *Aimer, c'est donner quelque chose que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas* » (Jacques Lacan) ou *Me, Myself and I*, 2011, série « *Langage ment* ».

La série « *Langage ment* » de Lucie Duval est constituée d'images de ciels, en noir et blanc, sur lesquelles l'artiste a écrit au pastel sec, à l'aide de pochoirs, des promesses politiques ou des engagements amoureux. Lucie Duval a ensuite frotté certaines lettres, estompant le texte, brouillant son sens. Au sol, les lettres de plomb semblent décollées du texte. L'artiste nous rappelle ainsi que toute promesse contient en creux son désaveu. Mais aussi, dit-elle, que seuls les actes nous engagent.

suite du dossier

« MA TANTE » NE PRÊTE PAS QU'AUX RICHES !

Un bijou de famille, une montre en or, des timbres de collection... La liste des objets que l'on peut mettre en gage pour obtenir un prêt d'argent, immédiat et sûr, est disponible sur le site du Crédit municipal de Paris. Cette institution tient son origine dans l'interprétation de la charité chrétienne et dans le souci de maintenir l'ordre social. Sa mission est toujours d'actualité.

Lorsque vous demandez un prêt auprès d'un créancier, ce dernier se préoccupe de votre solvabilité et vous demande de vous engager à rembourser le montant qu'il vous prête, augmenté d'intérêts. Si vous n'avez pas de revenus, il vous sera difficile d'obtenir sa confiance...

Crédit de charité

Pendant longtemps, plutôt que de veiller à ce que les taux d'intérêts soient encadrés et que les prêts soient justes, la doctrine catholique a interdit les intérêts ; ce qui, de fait, empêchait le prêt, en tout cas aux pauvres... Les usuriers non catholiques pouvaient profiter de cette situation pour exiger des intérêts exorbitants. Au XV^e siècle, à Pérouse, le moine Barnabé de Terni proposa, pour amortir les effets délétères des taux d'usure, de créer un établissement de prêt sur gage sous le nom de *Monte di Pietà* - en français, crédit de charité, mal traduit par mont (pour montant...) de piété. Le principe : contre un objet « engagé », on vous accorde un prêt immédiatement et vous n'êtes tenu à aucun remboursement si vous acceptez de vous en séparer définitivement. En France, sous le règne de Louis XIII et la protection de Richelieu, Théophraste Renaudot, médecin du roi et premier journaliste français - à qui on rend hommage depuis 1926 avec le prix littéraire qui porte son nom - ouvre en 1637 un mont-de-piété dans son bureau d'adresse où l'on pouvait trouver des annonces d'emploi. Après la mort de Richelieu, l'établissement doit fermer, n'ayant plus de soutien suffisant. C'est en 1777 que le mont-de-piété est inauguré 16 rue des Blancs-Manteaux. Le lieutenant-général de police Lenoir a su convaincre Louis XVI qu'il fallait limiter le vagabondage. Le succès est immédiat tant le besoin est criant. On raconte qu'une dame venait le matin y engager son matelas. Elle allait ensuite acheter autant de pommes de terre qu'elle le pouvait avec le montant du prêt. Le soir, elle revenait dégager son matelas pour aller dormir en remboursant la somme obtenue le matin. Elle vivait ainsi du petit bénéfice quotidien de son commerce de détail.



Source BnF Gallica - Domaine public

Un oubli

Mais ce ne sont pas que les pauvres qui viennent engager un bien contre un prêt en espèces. En effet, des gens aisés peuvent souhaiter obtenir quelques liquidités en ayant l'assurance que cela se fera en toute discrétion. Ainsi, le prince de Joinville, fils de Louis-Philippe, à qui sa mère, la reine Amélie, demandait ce qu'il avait fait de sa montre, eut cette réponse qui fit bien rire les Parisiens : « Ha, je l'ai oubliée chez ma tante ! » En réalité, il l'avait mise « au clou » pour honorer une dette de jeu, ce qu'il ne pouvait avouer à sa mère. L'institution avait trouvé son surnom. En 1918, le mont-de-piété devient le Crédit municipal de Paris, sis 55 rue des Francs-Bourgeois, et garde jusqu'à présent cette activité de prêt sur gage. Il en a le monopole ainsi que tous les crédits municipaux de France.

« Un secours venu à propos vaut mieux, je le répète, qu'un véritable trésor. »

*Théophraste Renaudot,
créateur du journalisme
en France, Félix Roubaud, 1856*



Photo L. Weiss, Bpi

Parcours d'un engagement

Aujourd'hui, lorsque l'on ouvre la porte du prêt sur gage, on est d'abord accueilli par des employés qui demandent si c'est la première fois que l'on vient et, le cas échéant, expliquent comment s'y prendre. Il faut avoir un justificatif d'identité et un autre de domicile. Ensuite, on fait la queue pour ouvrir un dossier de prêt, suite à quoi on reçoit un ticket. Puis, on s'installe dans la salle d'engagement jusqu'à ce que le numéro inscrit sur le ticket s'affiche sur l'écran indiquant le guichet où se présenter. Là, on dépose son objet dans une boîte que vous tend le guichetier. On attend alors à nouveau, le temps qu'un des experts installés dans une salle derrière les guichetiers examine ce que l'on est venu engager. On est rappelé et on prend connaissance de la valeur estimée, ainsi que de la somme du prêt proposée, soit environ la moitié de l'estimation. Si l'on accepte, on signe l'expertise et on attend dans une autre salle, où l'on reçoit l'argent après avoir signé un contrat de nantissement de l'objet à l'une des caisses. À tout moment, on peut revenir dégager son bien. Il faut alors rembourser le prêt augmenté des intérêts dont le taux varie selon le montant prêté.

Ventes aux enchères

À chaque date anniversaire, si l'on souhaite renouveler l'engagement, il faut payer les intérêts de l'année écoulée. Mais si on décide de ne pas récupérer l'objet, on ne paye rien et il est alors mis aux enchères dans la salle des ventes dont la porte, dans la cour pavée, fait face à celle du prêt sur gage. Si le produit de la vente est inférieur à l'estimation, le Crédit municipal assume la perte. Si, au contraire, les enchères se clôturent sur un prix supérieur à la valeur estimée, on encaisse le bénéfice. On peut d'ailleurs choisir d'anticiper la vente, après un délai minimum de trois mois.

Le prêt sur gage pourrait paraître folklorique au XXI^e siècle s'il n'était pas révélateur de difficultés matérielles contemporaines. Depuis la crise bancaire de 2008, les mises en gage sont encore plus nombreuses. D'ailleurs, le montant maximum prêté en espèces – au-delà il faut disposer d'un compte bancaire –, qui avait été abaissé en 2015 à mille euros afin de lutter contre le blanchiment d'argent, a été de nouveau relevé à trois mille euros le 1^{er} janvier 2017.

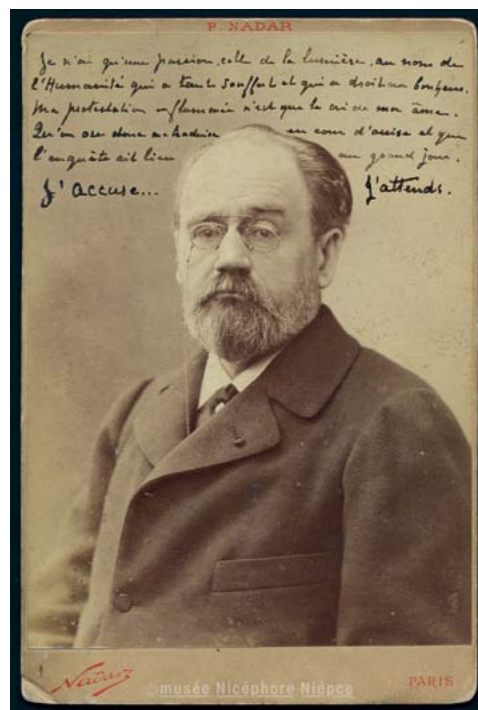
Lorenzo Weiss, Bpi

suite du dossier

L'ENGAGEMENT EN MUTATION

L'engagement de l'intellectuel dans le débat public, à la manière d'un Zola, a laissé sa place à celui, protéiforme, de la société civile, explique **Denis Salas**. Parmi ceux qui se mobilisent : les professionnels de la justice. Ils ont su faire du droit une arme de combat qui se retourne, parfois, contre la loi. Loin de s'en inquiéter, le magistrat y voit le moyen de faire vivre la démocratie.

L'engagement est d'abord celui de l'intellectuel – savant, écrivain, artiste – qui dévoile un scandale, combat une injustice ou défend un impératif moral. Depuis l'affaire Dreyfus et le « J'accuse » de Zola, l'intellectuel est celui qui prend position dans le débat public et se place en franc-tireur par rapport à la sphère politique. Il s'expose et prend des risques pour sa liberté et parfois pour sa vie. On retrouve cette posture de l'écrivain engagé tout au long du XX^e siècle chez ceux qui se sentent en « situation » dans le monde. Pour se faire entendre, ils sollicitent un espace public capable de prendre l'opinion à témoin. Le Tribunal Russell¹ qui, dans les années 1970, met en accusation les États-Unis pendant la guerre du Vietnam symbolise ce mouvement à une époque où Sartre et Aron plaident la cause des *boat people* vietnamiens. Coincé entre le besoin d'agir et son statut d'écrivain, l'intellectuel démiurgique cède cependant du terrain. Le déclin des idéologies de l'époque – la décolonisation, le communisme – ouvre la voie à une nouvelle source d'engagement : la défense des droits de l'homme. De nouveaux acteurs proches de ceux que Michel Foucault appelle les « intellectuels spécifiques » apparaissent sur la scène démocratique. Si jadis, les hommes de lettres voulaient « changer le monde », les nouveaux engagés travaillent à le rendre meilleur tel qu'il est.



Domaine public, musée Nicéphore-Niépce

Portrait
d'Émile Zola,
par Nadar,
avec un extrait
manuscrit de
« J'accuse »

Le droit, une arme de combat

La nouveauté est que le cercle des porteurs de cause s'élargit singulièrement au moment où les droits sont utilisés comme une arme de combat. Le droit ne se réduit plus à un instrument de domination. On n'y voit plus guère, comme Marx, la forme du pouvoir des classes possédantes. Que serait le monde ouvrier sans le droit du travail bâti par l'action des syndicats et la jurisprudence des tribunaux ? Dira-t-on que la protection de l'enfance en danger cherche à opprimer les enfants des plus pauvres ? Il faut n'avoir jamais mis les pieds dans un tribunal pour ignorer que les droits sont valables pour tous. Nul n'ignore que seul le respect de la dignité de la personne humaine permet aux hommes de tenir debout. Mandela n'exigeait-il pas de ses geôliers le respect du règlement de la prison de Robben Island, qui accordait aux détenus des ceintures pour porter leur pantalon ?

Ce sont les professionnels de la justice qui ont rendu cette mutation effective. On a vu émerger le syndicalisme judiciaire et différents mouvements qui ont pensé le droit comme une pratique militante. Un nouveau style d'engagement vient de ces acteurs spécialisés dans la défense des droits de l'homme. Syndicats, avocats ou associations n'hésitent plus à faire de l'opinion le « juge » de la cause défendue. C'est ainsi que le mouvement de la médecine humanitaire impose le droit d'ingérence dans l'opinion publique internationale. Aux États-Unis, la *class action* permet de regrouper sous une même plainte un collectif de plaignants ; en Amérique du Sud, les recours constitutionnels jouent un rôle analogue ; en France, la Ligue des droits de l'homme, parmi d'autres, se bat ardemment sur ce front.

La contestation de la loi trouve des canaux d'expression et de renouvellement dans la démocratie.

¹ Le Tribunal Russell, également appelé Tribunal international des crimes de guerre et Tribunal Russell-Sartre, du nom de ses fondateurs, est le premier tribunal d'opinion : des personnalités y dénoncent sous une forme juridique des actes qu'elles estiment répréhensibles.

Retourner la justice contre l'État

Ainsi peut apparaître la réversibilité du droit, c'est-à-dire la possibilité de mobiliser sa force contre le pouvoir politique et de retourner la justice contre l'État. Qu'il s'agisse des droits civiques ou des droits des femmes, des campagnes antinucléaires ou environnementalistes ou bien encore de la lutte contre l'élevage intensif ou les OGM, on ne compte plus les causes où le droit est le lieu même du combat. Leurs avocats conjuguent désormais défense, devoir de conseil et engagement. À côté d'eux, se tient une magistrature syndicalement engagée et une presse capable de les entendre et de porter leur voix. Manœuvré par de tels acteurs, le droit devient le « bouclier » de la cause défendue et non plus « l'épée » du pouvoir. Le procès est une tribune, une occasion de montrer sa solidarité. Les micros qui se tendent à la sortie du prétoire permettent de contester bruyamment les décisions prises et d'en proposer d'autres. Ainsi, la société plaide, agit, se recompose dans des scènes d'explication collective qui permettent de revivifier le débat démocratique.

Désobéissance civile

L'engagement, en pénétrant la société démocratique, prend de plus en plus la forme de la désobéissance civile. En témoignent tous ceux qui viennent en aide aux immigrés clandestins ou aux enfants menacés d'expulsion au nom de la solidarité. Le Réseau éducation sans frontières (RESF), par exemple, appelle ses membres à se constituer « prisonniers volontaires » pour afficher leur solidarité. Peu importe les éventuelles poursuites judiciaires si tel est le prix à payer pour faire avancer leur idéal. Quant aux lanceurs d'alerte, ils prennent le risque de révéler une information qu'ils détiennent sous le sceau du secret dès lors qu'ils y voient un scandale moral. Ce ne sont ni des dissidents ni des révoltés. Ils restent dans le système dont ils veulent rétablir l'intégrité. Ils transgressent la loi par respect pour les principes constitutionnels. Leur refus d'obéir cache une fidélité paradoxale à la loi, une loi éclairée mais interprétable. Au-delà, ils communiquent l'intensité de leurs convictions citoyennes à ceux susceptibles d'éteindre leur conscience morale. Leur combat – souvent chèrement payé – est mu par l'espérance de faire entendre leur aspiration à une nouvelle délibération politique. Manière de dire que la démocratie est une construction fragile, faillible et sans cesse à réinventer.

Denis Salas, directeur des *Cahiers de la justice* (Dalloz)



Photographie prise lors de la marche des femmes, organisée le 21 janvier 2017, à Washington

(CCO 1.0) Unsplash

L'ENGAGEMENT AU TRAVAIL, UNE FAUSSE BONNE IDÉE ?

Né dans les années 1990 et popularisé par les mouvements de psychologie positive, le concept d'engagement au travail porte avec lui la promesse d'une vie professionnelle épanouie, appuyée sur une vision consensuelle et harmonieuse des organisations. Pourtant, la course effrénée à la mobilisation ne risque-t-elle pas de conduire à une obéissance aveugle, voire à une aliénation ? Et quel nouvel équilibre trouver dans une modernité aux liens évanescents ?

De Southwest Airlines, qui a explicitement fait du « fun » le cœur de sa culture, au slogan d'un centre d'appel australien autour des trois F : *Focus, Fun, Fulfillment* (concentration, fun, épanouissement) et autres « bains d'amour » censés recréer des liens de collaboration positive, les initiatives fleurissent dans les entreprises pour susciter l'engagement, c'est-à-dire cet attachement psychologique de l'individu envers une cible (l'organisation, le travail, la profession, etc.). Et pour cause ! Les études de chercheurs et cabinets de conseil s'évertuent à démontrer les bienfaits de l'engagement, tant au niveau de l'employé (plus grande satisfaction au travail, réduction du stress), que de l'entreprise (meilleure productivité) et de ses clients (satisfaction accrue).

L'engagement, une nouvelle panacée ?

Ainsi vigueur, passion et absorption, à la fois intellectuelles et émotionnelles, seraient les nouveaux signes d'un individu qui vit bien au travail. Pourtant, la majorité des programmes actuels ne semblent pas pallier ce que certains appellent la crise de l'engagement au travail. 13 % seulement d'employés se déclarent engagés au travail à travers le monde, 63 % non engagés, et 24 % carrément désengagés. Malgré quelques différences notables (30 % d'engagés aux États-Unis contre 9 % en France), le constat reste préoccupant. Alors que les non-engagés font essentielle-

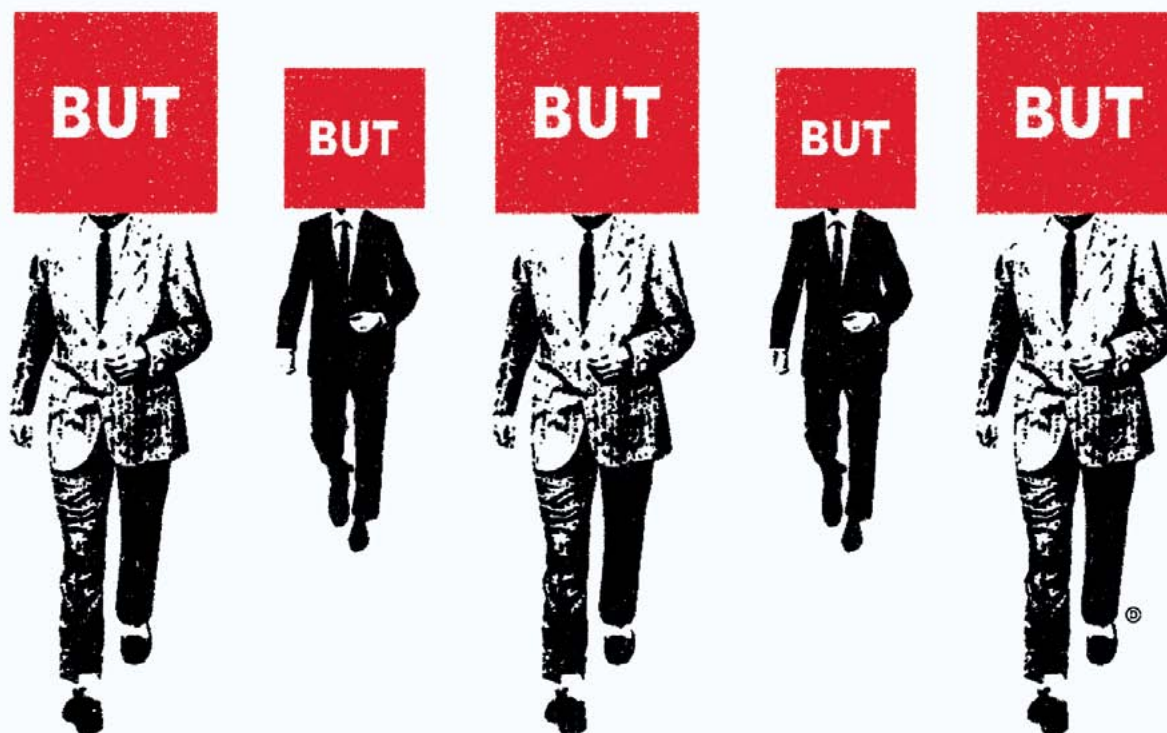
ment acte de présence pour les bénéfices extrinsèques à l'activité du travail elle-même, comme le salaire, les désengagés sont non seulement malheureux au travail, mais hostiles à leur entreprise, commettant par exemple des actes de sabotage.

Comment expliquer que les investissements grandissants dans des salles zen, des sorties karting ou dans les *happiness coaches* ne parviennent pas à inverser une tendance générale à la stagnation de l'engagement ? Et si finalement ces programmes avaient des effets limités, voire pervers ?

L'engagement au risque de l'aveuglement

Déjà dans les années 1960, avec le concept de « banalité du mal », lié à l'analyse du comportement du criminel nazi Eichmann, la philosophe Hannah Arendt révélait les atrocités qui pouvaient découler d'un engagement myopique, dénué de réflexivité sur ses finalités. Aujourd'hui, les chercheurs en management Mats Alvesson et André Spicer appellent « stupidité fonctionnelle » un engagement certes efficace, mais sans âme qui requiert finalement une conformité aveugle. Dans le même sens, les psychologues sociaux Stanley Milgram et Philip Zimbardo ont chacun, à leur manière, montré les dérives de l'engagement, au nom de l'accomplissement d'un rôle, par foi pour la science, dans le pur respect des règles ou de l'autorité. Finalement, au travers de leur analyse critique d'un engagement aveugle et aveuglant, ces auteurs inciteraient sans doute à expérimenter les vertus d'une « résistance productive » ou « créatrice », qui comme le soulignent les chercheurs en management David Courpasson et Françoise Dany peuvent paradoxalement être bénéfiques tant pour les individus que les organisations. En fait, en déplaçant la focale, par exemple, sur les rapports d'autorité ou sur les règles bureaucratiques, tous ces auteurs montrent les limites d'approches a-situationnelles de l'engagement qui se contentent d'aborder le problème par l'angle individuel, voire psychologique, comme une question de motivation par exemple, sans interroger le système producteur du contexte.

Il faut avoir un but dans la vie.



L'engagement au risque de l'aliénation

Emboîtant le pas de la critique des approches individualisantes et psychologisantes, des perspectives françaises en sociologie clinique sont tout aussi éclairantes. Ainsi, dès la fin des années 1970, Max Pagès, Michel Bonetti, Vincent de Gaulejac et Daniel Descendre mettaient à nu les ressorts de « l'emprise de l'organisation ». Au travers de son engagement subjectif, l'individu trouverait réconfort auprès d'une organisation, sorte de « bonne mère » toute-puissante qui apaiserait ses angoisses et répondrait à ses désirs, mais qui deviendrait rapidement étouffante et aliénante. Bien vite, l'engagement tombe dans du sur-engagement, voire un emprisonnement. Ici, ce sont les revers inconscients qui sont pointés du doigt pour servir une analyse politique et psychanalytique du fonctionnement de l'organisation et de l'engagement.

En tension entre désengagement et sur-engagement, cet équilibre subtil de l'engagement se pose comme un défi, d'autant plus renouvelé au temps de notre modernité « liquide » décrite par le sociologue Zygmunt Bauman dans laquelle les structures sont remplacées par des réseaux qui servent autant à connecter qu'à déconnecter. Alors, en route pour l'engagement 2.0 ?

Pauline Fatien Diochon, enseignant-chercheur en management à l'université Pontificia Universidad Javeriana, Bogota.

IL N'ÉCONOMISE PAS SA FOI !

Le plus difficile, c'est de fixer un rendez-vous avec lui ! Gaël Giraud est un économiste engagé, à l'emploi du temps chronométré. Lors de l'entretien, il se révèle disponible et ouvert pour parler de son engagement... religieux. Car Gaël Giraud est aussi un jésuite.

Comment est né votre engagement religieux ?

Il y a eu un terreau culturel et politique : mes parents étaient des soixante-huitards très engagés qui refaisaient la révolution tous les soirs. En même temps, ils venaient de familles catholiques pratiquantes. Ils ont tenu à ce que leurs enfants aient une éducation religieuse tout à fait classique. J'avais donc un double arrière-pays culturel : d'un côté, un engagement politique à gauche et de l'autre, une culture catholique classique.

Comment se concilient ces deux ancrages ?

Relativement bien jusqu'à ce que je comprenne que certains pans de l'Église catholique ne sont pas aussi à gauche que mes parents et moi-même. À ce moment-là, je dois avoir 14 ans, je romps avec l'institution ecclésiale. J'écris une jolie lettre expliquant : Jésus-Christ, oui ! Cette Église-là, non ! en m'appuyant sur ce que je venais d'apprendre à l'école, c'est-à-dire le concordat de l'Église avec Mussolini, le Troisième Reich, etc. Si aujourd'hui je recevais une telle lettre, j'irais immédiatement voir le gamin pour discuter. Malheureusement, cela n'a pas été la réaction du prêtre qui a reçu ma lettre. C'est dommage ! Toujours est-il qu'à partir de ce moment-là, je devins plutôt un « persécuteur de chrétiens » dont je connaissais souvent mieux qu'eux-mêmes la doctrine.

À la fin des classes prépas, je pars deux mois en Suisse chez un oncle, professeur de théologie et aumônier des chasseurs alpins suisses. Il m'emmène discuter philosophie et théologie sur des glaciers à 4 000 mètres d'altitude. J'avais enfin quelqu'un qui pouvait répondre à mes questions ! Il a désamorcé les objections de l'élite parisienne, éclairée et anticléricale à laquelle j'appartenais et en même temps, il m'a fait comprendre que l'essentiel n'est pas dans la tête, mais relève d'une expérience existentielle. Quand je suis descendu de la montagne, j'étais retourné.

Comment définiriez-vous cette expérience ?

Je crois que c'est un crédit fondamental dans l'existence – la vie vaut la peine d'être vécue – qui passe par trois prises de conscience, lesquelles donnent un poids et une qualité d'éternité à chaque instant de l'existence. Premièrement, mon origine

n'est pas en moi-même, mais vient d'ailleurs – même si je ne sais pas d'où ! Deuxièmement, il y a de l'altérité dans mon existence ; je ne suis pas le monde à moi tout seul. Les autres sont légitimement différents. La différence sexuelle est l'une des marques radicales de cette altérité. Enfin, ma vie est finie : je dois faire mon deuil du rêve archaïque d'immortalité qu'on retrouve aujourd'hui, par exemple, dans le transhumanisme. Cette expérience-là est, de mon point de vue, décisive. Si on la traverse en reconnaissant que c'est une chance, une grâce, on est mûr pour une expérience chrétienne. Je ne prétends pas que les chrétiens soient les seuls à la faire. On peut très bien la vivre sans devenir chrétien ; à l'inverse, on peut aller à la messe tous les jours et ne jamais traverser cette expérience spirituelle. Dans ce cas-là, on est un chrétien culturel, mais pas existentiel. L'expérience chrétienne que j'ai faite moi, c'est celle-là. Une expérience avec ses tripes, pas avec sa tête !

Comment s'est manifesté votre engagement ensuite ?

J'ai demandé à un jésuite à Paris de m'accompagner spirituellement dans mon cheminement et j'ai poursuivi mes études. Après ma thèse de mathématiques appliquées à l'économie, je suis parti au Tchad comme volontaire avec la Délégation catholique pour la coopération (DCC). Cela a été la deuxième grande étape de mon engagement. J'étais enseignant dans un collège jésuite à Sarh, un gros village au sud du Tchad. Surtout, j'ai travaillé sur deux terrains. Le premier fut la prison de Sarh. Les femmes et les hommes n'y étaient pas séparés : les femmes étaient violées, tombaient enceintes, accouchaient dans la prison, et leurs gamins mouraient très vite. Avec d'autres, j'ai essayé par tous les moyens d'aider ces femmes – j'ai réussi à sortir de là bon nombre d'entre elles –, mais sans réussir à trouver de solution structurelle. À la fin, j'ai moi-même été menacé de prison par le procureur de la République ! La rue est le deuxième terrain sur lequel j'ai beaucoup travaillé en créant, avec quelques amis, un centre d'accueil pour les enfants de la rue. Il existe toujours aujourd'hui. En mai prochain, je retourne au Tchad pour l'Agence française de développement (AFD) et j'irai voir le centre de Balimba.



© photo Eric Thauvin, AFD

Quelle est la spécificité des jésuites par rapport à d'autres religieux catholiques ?

Nous sommes des religieux qui recevons une mission « apostolique » dans le monde. Alors que les moines ont pour mission d'être dans un monastère, nous avons comme mission d'aller travailler dans le monde avec les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Nous ne faisons pas vœu de stabilité, nous n'avons pas d'habit monastique, et nous pouvons faire tous les métiers - honorables - du monde. Cet envoi en mission, qui se concrétise notamment par un vœu spécial d'obéissance aux missions que nous confie le pape, c'est notre manière à nous de participer à la venue du royaume de Dieu dans notre société.

Les jésuites ont une longue tradition éducative, vous-même enseignez l'économie. Considérez-vous que l'acte d'enseigner fait partie de votre engagement religieux ?

Absolument ! Même si, lorsque j'enseigne, je ne dis pas nécessairement un seul mot concernant la religion, je suis convaincu que les prises de position que j'adopte sur le fond de ce que je transmets, par exemple en faveur de la transition écologique aujourd'hui, et la manière dont j'essaie d'être attentif à mes étudiants sont une façon d'accomplir ma mission.

On imagine assez bien que vos études religieuses et de grands théologiens ont pu nourrir votre réflexion économique, mais l'économie a-t-elle joué un rôle dans votre engagement religieux, nourri votre foi ?

Bien sûr. Cela va dans les deux sens. Mon travail comme économiste jette une lumière spécifique sur les questions de théologie. Par exemple, je travaille beaucoup avec mes équipes à l'Agence française de développement sur la thématique des biens communs et je mène aussi une réflexion en théologie sur ce que cela veut dire de partager les ressources, le travail, la monnaie. Il y a un va-et-vient entre ces deux regards sur le réel.

Votre engagement religieux vous a-t-il fait renoncer à quelque chose d'important ?

J'ai renoncé à un poste de trader dans une banque à New York. J'ai refusé cette offre de travail pour pouvoir devenir jésuite. Mais ça, ce n'est pas un truc très important auquel j'ai renoncé. Le fait de ne pas me marier et de ne pas avoir d'enfant, c'est beaucoup plus important. Cela dit, se marier avec Jean-Jacques ou Caroline, c'est aussi renoncer à épouser tou(te)s les autres ! Il n'y a pas de choix véritable sans renoncement.

Propos recueillis par **Marie-Hélène Gatto**, Bpi

COUREUR TOUT TERRAIN

Sébastien Chaigneau est un professionnel de l'ultra-trail. Cette compétition se déroule en milieu naturel souvent sur une centaine de kilomètres, avec de forts dénivelés, pendant plusieurs jours d'affilée. L'engagement des coureurs est total.

Quand commence l'engagement dans une course ?

Au moment où le coureur va s'inscrire à une épreuve. Commence alors un engagement total dans la préparation de l'entraînement et la mise en place de tout ce qui va être nécessaire pour se sentir dans les meilleures dispositions sur la ligne de départ. Cela implique aussi une organisation au quotidien, au niveau physique, alimentaire ou familial. Ensuite, le moment du départ va être un nouveau type d'engagement avec le coup de pistolet et la gestion de tout ce qui aura été travaillé en amont.

L'ultra-trail et la course longue distance sont une recherche continue de l'excellence et une remise en question permanente. Chaque corps est intrinsèquement différent et ce sport fait partie des disciplines où l'objectif est de développer au maximum sa capacité physique, physiologique et mentale, et de les conserver au top le plus longtemps possible. L'engagement est permanent que ce soit lors d'une épreuve, au fin fond d'un désert en autonomie complète, dans un environnement plus ordinaire, ou à l'entraînement, les bons comme les mauvais jours, par tous les temps et dans n'importe quelles conditions...

L'engagement dans cette pratique sportive solitaire se partage-t-il ?

La course de fond est en effet un sport très égocentré. Chacun a un potentiel et des niveaux de développement différents, mais ce qui caractérise la pratique de l'ultra, c'est la connexion avec la nature et l'intensité des relations avec les autres. En effet, à la différence de la course sur route, en trail et en ultra, on se rend vite compte qu'il faut lâcher le chronomètre, car cela ne veut plus rien dire lorsque les parcours ou les entraînements sont chaque jour différents. C'est d'autant plus vrai en course où l'objectif est la ligne d'arrivée.

Des relations très fortes se créent entre les coureurs de trail qui partagent une même passion pour la pratique et pour la nature... Un exemple me concernant : j'ai partagé la première place du Libyan Challenge avec un coureur avec qui j'avais couru les deux cents kilomètres de cette course dans le désert. Sur une telle distance et avec une telle difficulté de terrain, partager les moments d'euphorie comme les plus durs, ceux où le corps souffre, fut pour nous deux un réel soutien.

Vous avez arrêté plusieurs fois votre activité par choix ou par contrainte physique. Comment vivez-vous ce qui peut être perçu alors comme un désengagement du corps ?

En effet, j'ai dû arrêter à plusieurs reprises mon activité à cause de maladies ou de blessures (mononucléose, fractures de côtes, pneumothorax...). Malgré tout, j'ai cherché le côté positif de ces situations. On apprend toujours plus de ses échecs que de ses réussites.

Lors de la reprise, l'engagement est à nouveau total avec une motivation encore plus grande pour retrouver le fil du développement, là où on l'avait laissé. Il faut juste alors faire attention à ne pas vouloir chercher à rattraper le temps perdu, car il ne se rattrape pas, mais il peut à nouveau se perdre par excès.

Vous dites réaliser vos meilleures performances « en lâchant prise ». En 2007, lors de votre deuxième tentative infructueuse de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc (UTMB), vous étiez, dites-vous, « surentraîné » mais « la motivation n'y était pas ». Comment concilier engagement, entraînement, motivation et lâcher-prise ?

C'est quelque chose de très intéressant. À l'époque, malgré sept premières années de pratique, j'étais encore un novice et je tentais tout un tas d'expériences. Je me disais que si j'avais beaucoup d'entraînement je pourrais alors tout passer sans souci et qu'ensuite, ce n'était qu'une histoire de bonnes sensations le jour J. Mais ce n'était pas le cas, le mental était bien plus important que ce que je pouvais lui accorder à l'époque. Je m'en suis encore plus rendu compte en 2008, arrivant là où je m'étais arrêté l'année précédente et retrouvant un ami qui physiquement était « cuit ». De mon côté, physiquement, j'étais bien. Je me souviens de notre échange : « Toi, tu as encore les jambes et moi, j'ai la tête. Donc on va au bout à nous deux. » Et c'est ce que nous avons fait. Cela m'a permis de « désacraliser » l'épreuve et très certainement de finir second l'année suivante. J'ai alors pris en compte l'importance du mental et commencé à me préparer mentalement.

Ce n'est que ces dernières années, suite à des soucis physiques en 2014 et 2015, que j'ai commencé à relativiser le résultat. J'ai pu tester cette approche sur des épreuves et cela m'a plutôt réussi ! En fait, nous restreignons nous-mêmes notre développement en nous infligeant des limites mentales, par les divers formatages du cerveau qui se créent et se mettent en place tout au long de notre vie, mais ceci est un autre sujet.

Propos recueillis par **Marie-Hélène Gatto**, Bpi



Sébastien Chaigneau
J'aime cette Page · 24 septembre 2016 · Modifié ·

La nature a gagné. Un parcours de repli de 44 kilomètres au lieu de 165, cet #UTMF 2016 peut forcément sembler frustrant. Heureusement, notre sport ne se limite pas uniquement à courir des kilomètres en montagne et le Japon m'a une fois encore donné une sacrée leçon de vie. I will be back, Fuji San.

TrailRunner.jp

The North Face | OVERSTIM.s | Petzl | Zamst France | Garmin France | Cébé | Kinetik racing factory | Alter' Alpa Tourisme: Pays de Fillière - Cruseilles - Fier et Usse | Life+ SportDevice | Jean Lain Automobiles - Page officielle | OuiRun - à Japon.

J'aime Commenter Partager

933 Meilleurs commentaires

15 partages 10 commentaires

David David La sagesse réincarnée tu es seb !! Des mots justes !!! A dimanche prochain à Thorens 😊
J'aime · Répondre · 2 · 24 septembre 2016, 18:55

Votre commentaire...

Sébastien Chaigneau, lors de l'Ultra-Trail du Mont-Fuji, en 2016



POLITISER LE DESIGN

Sous ses airs juvéniles, **Elliot Lepers** est déjà un web-activiste chevronné. En mêlant habilement numérique et politique, ce jeune designer agit internet avec ses actions coup-de-poing. Son but ? Faciliter les usages pour émanciper le citoyen.

Comment devient-on « designer de politique » ?

Je suis entré aux Arts déco à dix-sept ans. Pendant ma scolarité, je me suis progressivement éloigné d'une pratique artistique pour arriver à une pratique 100 % politique. Ma principale critique concernait l'absence de politique dans le parcours des élèves. Je pense qu'une école publique qui investit autant pour former des étudiants porte une responsabilité d'État. Les questions que je voulais poser, c'est : comment veut-on former des créateurs ? Quel rôle a un créateur dans la transformation de la société ? Comment est-ce qu'on pense l'usage, c'est-à-dire la relation entre l'humain et l'objet ?

Je revendique aujourd'hui l'héritage et la pratique du design, ma position d'auteur et ma posture d'artiste, mais dans un champ qui n'est pas habituel quand on sort des Arts déco. Je travaille en free-lance depuis que j'ai dix-huit ans, j'ai monté une première société, une agence web qui collabore avec des institutions sur les problématiques de transformations, par exemple le passage aux logiciels libres, etc. J'ai ensuite monté une seconde boîte qui est plus un laboratoire sur la pratique, sur l'engagement. Comment est-ce qu'on invente de nouvelles formes de pratiques politiques ? Comment est-ce qu'on arrive à créer des mouvements sociaux ?

Pouvez-vous nous parler de trois de vos actions en ligne : MachoLand, Amazon Killer et 90 jours ?

Je développe depuis que j'ai seize ans, en bidouillant. Je suis autodidacte — comme dans beaucoup de mes pratiques —, j'ai appris la base, suffisamment pour pouvoir prototyper tel ou tel projet. Le développement informatique sur le web a la particularité d'être ouvert, n'importe quel site est accessible en un raccourci clavier. On peut décortiquer le processus de fabrication. Comprendre le fonctionnement d'un programme informatique permet d'alimenter la création.

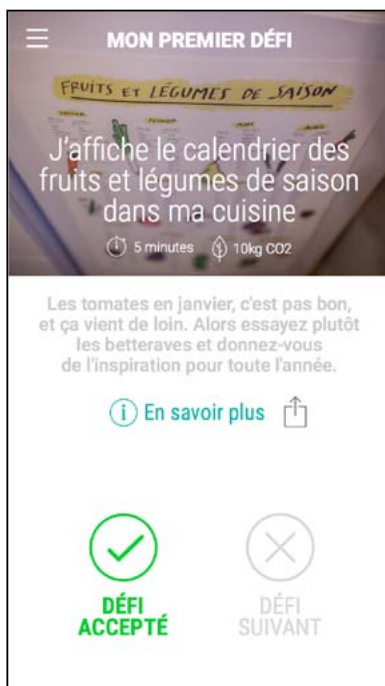
Nous avons été trois à porter le projet MachoLand. Il s'agit d'une plateforme participative sur laquelle chaque internaute peut signaler des propos, photos ou événements qui lui semblent sexistes. Le concept a ensuite été beaucoup repris, notamment par la presse féminine en ligne.



Après, Amazon Killer, c'était un prototype au départ, un test que j'ai codé en deux heures et qui a été pas mal téléchargé ! C'est une extension que l'on installe sur son navigateur et qui intègre un bouton « acheter en librairie » sur le site d'Amazon. En cliquant, vous êtes redirigé sur le site Place des Libraires. Ce qui est intéressant, c'est que cette application ne s'accompagnait d'aucun manifeste, d'aucune tribune incriminant Amazon. On n'a pas eu à justifier le bien-fondé d'un tel dispositif, il était simplement le support de l'expression d'une conviction qui préexistait.

L'application 90 jours a été lancée en 2015, au moment de la COP21, pour accompagner une transition écologique au quotidien. Aujourd'hui, elle a été téléchargée plus de 250 000 fois, ce qui est colossal pour une application qui vous demande d'arrêter de manger de la viande et de vous laver avec un pain de savon ! Elle a permis de réconcilier pas mal de gens avec l'écologie. On a beaucoup travaillé sur le « premier pas », le bon point d'entrée qui convaincra l'utilisateur grâce à des défis sur mesure. On déploie aujourd'hui des versions de l'application adaptées au monde de l'entreprise, en lien avec une politique de responsabilité sociale et environnementale, pour créer un engagement collectif.

J'ai choisi ces différents combats parce que pour moi, ils permettent de définir une société. C'est important de montrer que les points de luttes sont interconnectés : le féminisme, l'écologie, nos modes de consommation. J'aime aussi me positionner en tant que novice dans un domaine, parce que l'objectif d'une lutte pour qu'elle devienne plus large, c'est de toucher des novices. Il faut comprendre quel est l'élément déclencheur qui fait qu'on rejoint une cause, les mécanismes qui nous font nous engager.



L'application 90 jours propose des actions concrètes, réalisables par tous, pour modifier son comportement et passer de la prise de conscience à la mise en pratique

Comment articulez-vous la notion de design avec l'engagement individuel de chaque citoyen ?

Dans mon travail, je m'interroge sur les conditions qui permettent à une conviction d'émerger ou de simplement s'exprimer. Aujourd'hui, on se rend compte que beaucoup de gens ont envie de faire autrement, mais pour des questions de design, ils ne le font pas. Effectivement, l'alternative est souvent plus compliquée, moins belle aussi. Il y a tout un tas de paramètres de l'ordre du sensible ou de l'irrationnel qui rendent ces alternatives responsables beaucoup moins pratiques. Alors, comment arriver, par un outil ou une solution technologique simples, à passer de la prise de conscience à la mise en pratique ?

Reprenons l'exemple d'Amazon, c'est un bijou d'usage : on peut acheter en un clic, payer en un clic, notre adresse et notre carte bleue sont déjà configurées. C'est tellement simple ! Lorsqu'on cherche un livre sur Google, le premier résultat, c'est Amazon. L'idée d'Amazon Killer, c'était donc de créer une sorte de bretelle de sortie. On vient perturber en prenant en compte les problématiques d'usage et la quête de la facilité. Après, on ne peut pas décider quel sera l'usage, on met à disposition, on crée une potentialité.

Au fond, la posture du designer, c'est aussi de prendre en compte notre médiocrité. Par principe, personne n'a envie de changer ses habitudes. Comment fait-on pour qu'une nouvelle pratique soit adoptée par plein de gens ? On leur facilite la tâche, on fait en sorte que ce soit naturel. Un objet majoritaire, c'est un objet qui est conçu pour être utilisé massivement, et ça nécessite du design.

Vous revendiquez donc une politique du « faire » ?

Aujourd'hui, pour plein de gens, mettre un bulletin dans une urne n'a pas vraiment de valeur, parce que ce ne sera pas suivi d'effet. En revanche, beaucoup retrouvent le goût de la pratique politique par le « faire » : de moins en moins de jeunes votent, mais de plus en plus arrêtent de manger de la viande. Pour moi, c'est symptomatique : il y a un glissement dans l'engagement, qui se manifeste à d'autres endroits.

C'est très compliqué de changer le monde... C'est beaucoup plus simple de se changer soi-même, et si chacun le fait, alors on a changé le monde. Je crois beaucoup aux groupes humains qui se mettent ensemble et qui discutent. Et je crois aussi à l'État, très interventionniste, je pense qu'on a besoin de réglementer la société, sinon c'est l'économie qui gagne, c'est l'économie qui dirige le sens de l'histoire.

Propos recueillis par **Floriane Laurichesse**, Bpi

spécial 40 ans

EN QUÊTE DE SOUVENIRS

Quels sont les matériaux qui permettent d'écrire l'histoire ? Si les documents manuscrits, imprimés, sonores ou audiovisuels sont des sources couramment utilisées par les historiens, que penser d'une collecte de souvenirs ou d'impressions ? À l'occasion du quarantième anniversaire du Centre Pompidou, l'historien **Philippe Artières** s'est lancé dans une entreprise originale pour écrire l'histoire sensible de cette institution. Son projet s'inscrit dans la continuité de ses précédentes collectes, mais au-delà, fait émerger une mémoire fugitive.

Fin 2016, j'ai proposé – sans savoir comment je mènerai une telle entreprise – de collecter les « archives populaires » de ce lieu singulier qu'est le Centre Pompidou. J'écris ce texte un mois après le lancement de ce projet, au beau milieu de la collecte. « Confiez-moi un de vos souvenirs au Centre Pompidou ! » C'est par ces mots que je m'adresse désormais depuis mon bureau de carton aux personnes qui sont dans le forum. Il s'est opéré depuis le début un glissement sémantique intéressant, mais imperceptible, qui n'est pas sans me poser de nombreuses questions ; je ne collecte pas pour les archiver des « documents » ou des « témoignages » mais des « souvenirs » et depuis peu des « impressions ». Que signifie dans cette quête de traces ce glissement du « document » ou « témoignage » au souvenir ? Et surtout archive-t-on des souvenirs ? Comment ? En historien, je m'étais livré par le passé à plusieurs collectes de natures très différentes dont trois éclairent, je crois, mon questionnement ici.

Des documents...

La première concerna le Groupe d'information sur les prisons (GIP). De février 1971 à décembre 1972, des intellectuels, dont Michel Foucault et Jean-Marie Domenach, des travailleurs sociaux, des militants d'extrême gauche avaient tenté de faire connaître la prison ; ils avaient essayé par une série d'actions de se faire les relais des détenus de droit commun, de leurs expériences des prisons françaises sous les années Pompidou. Menée clandestinement cette « enquête-intolérable » avait laissé peu de traces ; la plupart des questionnaires avaient été détruits

pour ne pas mettre en danger les prisonniers. Demeuraient des lettres, des notes de réunions et des tracts. Les acteurs de l'époque ont livré des témoignages qui sont venus accompagner les « archives d'une lutte ». En rassemblant tous ces matériaux qui comportaient aussi des films et des photographies auprès des principaux acteurs, il s'agissait pour moi de permettre l'écriture d'une double histoire, celle d'un engagement – celui des militants du GIP – et celle d'une prise de parole, d'une subjectivisation des détenus. Constituer ici les archives, cela signifiait faire entrer dans la mémoire des exclus de l'histoire. L'épidémie de sida a été le temps d'une autre collecte, celle des « archives personnelles » des personnes atteintes par le virus. L'une des caractéristiques de cette pandémie est que les malades avaient largement participé de la production des connaissances sur le sida. Sans l'archivage, les écrits personnels allaient passer à la poubelle de l'histoire. Ces mots inscrits par les premiers concernés qui, pour la plupart, sont morts allaient eux aussi disparaître. Avec Gilles Cugnon, Françoise Loux, Michelle Perrot et d'autres chercheurs, nous tentions de créer un lieu de conservation de ces écrits singuliers, qui sont à la fois traces, mais aussi actes : écrire sa maladie, son quotidien. Nous avons opté pour une collecte passive. Nous ne sollicitons pas les personnes, mais proposons un lieu d'archivage, le fonds Sida Mémoires à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), aux côtés des archives de Marguerite Duras, Jean Genet, Michel Foucault, ou encore Louis Althusser. Il s'agissait en somme dans ces deux pratiques de collecter, de manière classique, des archives privées même si le sujet était très différent.





Le Bureau des archives populaires de Philippe Artières

Enfin, en 2006, après l'occupation boulevard Raspail de l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, nous avons mené une collecte avec Béatrice Fraenkel de l'ensemble des graffitis inscrits pendant ces quelques semaines d'occupation. Un relevé, notamment photographique, de ces dizaines de traces laissées par les occupants contestataires. La collecte avait eu lieu juste après l'évacuation dans les locaux déserts ; il s'agissait de saisir les traces de cet événement.

... aux éclats de souvenirs

Dans le forum, quarante ans après l'ouverture, ce ne sont pas des archives privées, ni des traces d'un événement que je collecte mais des « éclats de souvenirs ». Je suis frappé par la formidable envie de « raconter le Centre ». Les usagers du Bureau des archives n'ont pas un profil particulier ; ils semblent être entrés à Beaubourg un temps par la bibliothèque, un autre par le musée, une autre fois par une exposition temporaire ou un débat. Cette notion de « souvenir » revient systématiquement ; nombreux disent que « Beaubourg » est un autre chez-soi. L'évocation porte alors sur les transformations de l'espace et la topographie intime. Cette proximité en fait encore pour beaucoup un lieu dont ils repartent toujours avec un morceau — comme de ces lieux dont on rapporte un caillou. La carte postale d'un tableau vu est ici moins mobilisée que le souvenir « visuel » — sauf pour les enfants dont de nombreux parents témoignent que la visite au Centre s'achève par le choix d'une image à la librairie. On se souvient...

Au Bureau des archives populaires, en cette fin de février 2017, peu de déposants de souvenirs arrivent armés de méthodologie. Cette spontanéité, parfois, me déconcerte. J'imaginai au départ voir venir des visiteurs du Centre avec leur petit dossier, un dossier qu'ils n'auraient eu qu'à sortir de leur armoire et qui jouterait celui de leur habitation ou de leur santé... Mais en réalité, ces archives « personnelles » sont éclatées aux quatre coins de leurs vies. Un homme me raconte qu'il a divorcé suite au refus de son épouse de vouloir vivre en face du Centre ; une femme me rapporte qu'elle est née dans l'immeuble d'en face, là où son grand-père réfugié espagnol s'était installé en 1939, une jeune étudiante m'apporte une liste infinie de ses « émotions » pompolidiennes : rires, larmes, angoisses...

À ce stade, me voilà remis en cause : moi qui pensais mettre en boîte la mémoire de quarante ans du Centre, je me retrouve au milieu d'un vaste réseau de mémoires mêlées. Il y a bien sûr le déposant qui a une image très précise — comme cet anonyme se souvenant au début des années 1980 avoir assisté à l'entrée d'une moto trial dans le forum ! Son conducteur se livra quinze minutes durant à des figures sous l'œil médusé des visiteurs et personnels. Mais ce qui domine, c'est que ce « lieu autre », pour reprendre le terme de Foucault, a produit une « archive populaire » au sens où elle échappe totalement aux catégories.

Philippe Artières, historien

Témoignages et souvenirs peuvent être envoyés à :
BAPCP2017@gmail.com

LILLIAD, UNE NOUVELLE ODYSSÉE

LILLIAD Learning center Innovation a ouvert ses portes à l'automne 2016 au cœur de l'université scientifique de Lille, dans le bâtiment rénové de l'ancienne bibliothèque universitaire. Trois mois après son ouverture, nous avons visité cet établissement d'un nouveau genre et demandé leurs impressions aux premiers lecteurs.



© Atmosphère Photo

Qu'est-ce qu'un learning center ?

Le modèle des learning centers, littéralement « centres d'apprentissage », vient des pays anglo-saxons. Ces établissements rassemblent différents services et favorisent la coopération entre personnels des bibliothèques, enseignants, experts, au service de la réussite des étudiants. Cette nouvelle génération de bibliothèque met la convivialité et l'échange au cœur des apprentissages grâce à des espaces dédiés - de la cafétéria aux salles de travail en groupe -, à la mise à disposition d'une large documentation, papier et numérique, et à un accompagnement pédagogique revendiqué.

La région Hauts-de-France, s'appuyant sur les dynamiques des collectivités territoriales et des universités régionales, a mis en œuvre un projet de learning center en réseau : les faits religieux à l'abbaye de Vaucelles, l'archéologie-égyptologie à l'université de Lille 3 sont encore en projet, la ville durable à Dunkerque et l'innovation à LILLIAD sont ouverts.

Un lieu pour l'innovation

À LILLIAD, on entend l'innovation comme le débouché de la recherche scientifique et sa traduction en création d'entreprises industrielles. Pour ce faire, LILLIAD se veut un lieu favorisant la rencontre entre le monde de la recherche, les étudiants, les universitaires, les acteurs économiques et le grand public.

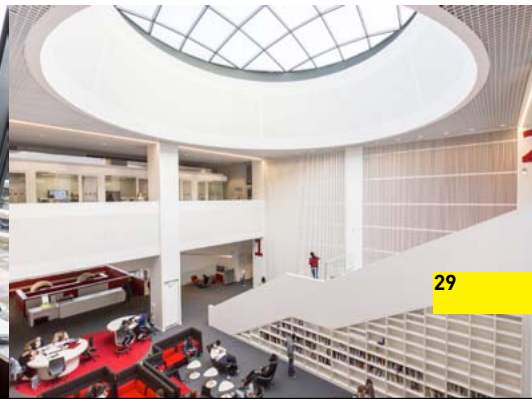
Le learning center est constitué de trois pôles étroitement imbriqués, sur une superficie totale de 12 600 m² :

- l'espace événementiel est constitué d'un amphithéâtre de 292 places, de deux salles de réunion intégralement équipées et modulables (120 places) et d'espaces de restauration. Il a pour vocation de faire se rencontrer, à travers colloques, journées d'études ou autres séminaires, les acteurs économiques de la région et les producteurs de savoirs que sont les différents laboratoires de l'université ;

- l'Xperium est un espace d'exposition, vitrine des laboratoires qui ont l'opportunité d'y présenter, en partenariat avec des entreprises, les résultats récents de leurs recherches et de montrer aux groupes de lycéens, principalement, l'innovation et la recherche en train de se faire afin de susciter des vocations ;

- la bibliothèque, enfin, propose des collections imprimées et numériques dans les domaines de compétence de l'université : sciences exactes, sciences de la vie, sciences humaines, sciences économiques, sciences appliquées, gestion et un fonds spécifique consacré à l'innovation.

horizon



29

Visite de la bibliothèque

Une fois passée la porte tambour de LILLIAD, le visiteur découvre au rez-de-chaussée l'accueil général de la bibliothèque, avec à gauche l'Xperium et à droite l'espace événementiel. Les étudiants de Lille 1 sont accrédités automatiquement. Les non-étudiants peuvent bénéficier d'une inscription gratuite à la journée ou prendre un abonnement annuel au bureau d'accueil général. Là, on peut aussi demander une aide technique ou réserver l'une des cinquante salles pour travailler en groupe (de quatre à vingt personnes). Ces salles peuvent également être réservées directement par les usagers via l'application Affluences.

Au rez-de-chaussée, à proximité du bureau d'accueil, se trouve la salle Y. Conçue comme un levier d'innovation pédagogique, elle offre du matériel informatique, des outils interactifs – notamment des boîtiers de vote électronique –, une imprimante 3D, etc. Cet espace est reservable par un enseignant qui a un projet de travail en interaction avec ses étudiants.

Au premier étage se trouvent l'espace détente avec ses sièges cocons audio et ses bandes dessinées, des salles de travail de groupe et un fonds dédié à l'innovation. Dans la cafétéria, où des titres de presse sont consultables, étudiants, visiteurs et personnels se côtoient toute la journée.

L'ambiance du deuxième étage qui présente l'essentiel des collections imprimées en libre accès est plus feutrée. Seuls, à deux ou à plusieurs, les lecteurs sont assis dans des fauteuils profonds ou attablés autour d'un ordinateur. Ils s'adressent en cas de besoin aux bibliothécaires présents en permanence à cet étage.

Des photocopieuses, des automates de prêt et des ordinateurs sont à la disposition des usagers. Au total, Lilliad offre 1 420 places assises. L'usage nomade est privilégié avec le wifi et des prises électriques à disposition dans tout le bâtiment.

« Tout est beau, tout est lumineux, ça fait pas déprimer dans les études! »

Vendredi après-midi, vers 14 heures. À la cafétéria, Marie, Angélique et Louise terminent leur déjeuner. Elles sont en DAEU – diplôme d'accès aux études universitaires, équivalent du baccalauréat – depuis septembre 2016, et ravies du nouveau bâtiment qu'elles trouvent « pratique », « moderne », « beau ». Dès que leur emploi du temps le leur permet, elles viennent travailler ici, « au calme ». Elles ont déjà leurs habitudes, désignent leur table préférée et plébiscitent le lieu, « la bibliothèque est hyper bien organisée, avec les étages en fonction des études. Tout est beau, tout est lumineux, elle donne envie de travailler, ça fait pas déprimer dans les études! »

suite

ligne d'horizon



Un peu plus loin, assis sur les canapés de l'espace détente, Valentine, en école d'ostéopathie sur le campus de médecine, et Charles, en première année de licence en sciences, confirment l'engouement pour ce lieu qui mélange travail et détente : « Dès qu'on a une heure de trou, c'est ici qu'on vient. On peut se détendre *et* bien travailler: il y a beaucoup de tables et il y a... du silence. »

Au deuxième étage, nous frappons à la porte d'une salle de travail en groupe. Gast, Patient et Bruno sont là tous les jours jusqu'à la fermeture, parfois même le samedi. S'ils fréquentent tous les espaces de la bibliothèque, les salles de travail en groupe – facilement réservables – ont leur préférence. Lieux de rencontre, elles pallient l'éloignement géographique des uns et des autres. Un seul souhait: que LILLIAD ferme à 21 heures, plutôt qu'à 20 heures !

Naomi n'est inscrite à l'université de Lille que depuis une semaine, mais elle vient tous les jours, samedis compris ! Aujourd'hui, elle fréquente la salle informatique. Elle aussi apprécie ce nouveau lieu : « C'est très agréable. C'est un très grand bâtiment, on peut trouver ce qu'on veut: des livres et tout. On peut utiliser des cours en ligne. Je peux étudier calmement, réserver ma propre salle avec des amis ou un prof pour m'aider à réviser. Je ne l'ai pas encore fait mais je compte bien le faire ! »

En ce vendredi après-midi, beaucoup de nouveaux étudiants de licence donnent l'impression de s'être déjà approprié le lieu et les services proposés. Ils y passent du temps, s'y donnent rendez-vous, travaillent en groupe ou isolés dans leur bulle de musique, révisent, l'ordinateur sur les genoux, lovés dans un canapé, autour d'un café...

Il est encore trop tôt pour savoir si les objectifs du learning center seront atteints, mais ce qui est sûr c'est que ce « lieu de vie » a été immédiatement adopté par ses premiers utilisateurs, les étudiants.

Salomé Kintz et Catherine Revest, Bpi

**LILLIAD Learning Center,
université de Lille**

Horaires habituels d'ouverture :
du lundi au vendredi de 8 h à 20 h
le samedi de 9 h à 13 h

lilliad.univ-lille.fr

venez !

Présidentielle:
c'est par où la jeunesse ?
Lundi 3 avril
17 h, Petite Salle

MONSIEUR LE (FUTUR) PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, VOILÀ CE QUE J'ATTENDS DE VOUS...

C'est connu : les jeunes ne s'intéressent pas à la politique ! Et si c'était l'inverse ? Et si c'était les hommes et les femmes politiques qui, en dehors des périodes électorales, ne s'intéressaient pas aux jeunes, à leur quotidien, à leurs difficultés, à leurs espoirs ? À l'approche des élections, lors de la rencontre organisée par la Bpi et Zone d'expression prioritaire, les jeunes prennent la parole, comme Farah qui interpelle le futur président.

Quand je me suis posé la question « qu'est-ce que j'attends d'un président ? », je me suis d'abord demandé ce que j'étais en droit d'attendre de lui. Puis, m'est venu à l'esprit que si moi, citoyenne, je votais pour lui, c'était à lui de se donner les moyens de ce qu'il me promettait, et non pas à moi de cadrer mes attentes, de les réduire ou de les limiter.

Monsieur le président, c'est quoi vivre en banlieue ?

J'ai ensuite pensé à ma banlieue où j'ai grandi. Je croisais tous les jours de jeunes ados en train de s'insulter ou de se battre comme si c'était anodin. Ils ne le savaient pas, mais ils devenaient eux-mêmes leurs propres caricatures et ils allaient rester exactement là où on les attendait : c'est-à-dire pas bien haut dans l'échelle sociale, parce que d'autres n'avaient pas daigné leur donner les moyens de la monter.

Et à cause de quoi ? J'aimerais poser la question directement à mon président. Qu'il me dise ce qu'il pense de ce que c'est que de vivre en banlieue et de n'avoir pas de famille qui vous offre le vocabulaire, les livres, la culture, la musique, qui vous fasse parler et penser autrement, aller vers un autre destin que celui qui vous condamne d'avance.



Unsplash (CC0 1.0)

Monsieur le président, donnez-nous les moyens de rêver !

J'aimerais aussi lui demander, à ce président, s'il se rend compte que ce n'est pas seulement l'histoire de jeunes en train de se rouer de coups qui se joue là, maintenant, au coin de la rue dans laquelle il ne va jamais, mais bien l'histoire d'une nation entière. Je voudrais savoir s'il sait ce que c'est que l'horreur de n'avoir aucune perspective d'avenir, lui qui est arrivé là où il en est. Qu'il nous donne les moyens de rêver ! Car comment en serait-il arrivé là où il en est si on ne l'avait pas laissé rêver lui aussi ? Si on lui avait dit : « Toi, président ? Jamais. »

Je ne veux pas seulement les promesses d'un avenir meilleur. Je veux un présent qui soit possible, là, maintenant. Un présent qu'on bâtirait nous-mêmes, qui nous réjouisse, qui nous donne le goût de nous battre, parce qu'il faudra bien qu'on en ait envie pour prendre le relais et construire ce monde ensemble.

Farah D., 22 ans, étudiante en droit, Paris

Extrait d'un texte publié initialement par
Zone d'expression prioritaire, www.la-zep.fr

venez !

Cycle Enjeux internationaux
Secrets diplomatiques
Lundi 24 avril
19 h, Petite Salle

PROFESSION : DIPLOMATE

Pendant trois ans, **Christian Lequesne** a observé au Quai d'Orsay les pratiques de ceux et celles qui représentent la France à l'étranger. Il nous fait découvrir le métier de diplomate, une profession méconnue encore auréolée de gloire et directement en prise sur les questions internationales.



Quai d'Orsay de Christophe Blain et Abel Lanzac

Le diplomate a-t-il vraiment perdu le monopole de la négociation et de la conception des relations internationales ? Il n'a plus le monopole. Mais l'a-t-il déjà eu vraiment en totalité ? N'oubliez pas que les relations internationales ont été historiquement une affaire de rois, d'empereurs, d'émissaires des présidents avant d'être une affaire de diplomates professionnels. Ce qui caractérise la période contemporaine, c'est la diversité des acteurs en jeu et des scènes de négociation. Mon collègue australien Geoffrey Wiseman appelle cela « le polylatéralisme de la diplomatie ». Diversité à l'intérieur des appareils d'États : ministères, agences, administrations variées. Diversité à l'extérieur : ONG, organisations internationales, personnes éminentes qui deviennent les ambassadeurs d'une cause. Il reste au diplomate la légitimité de représenter l'État qui reste un acteur reconnu légitime par le droit international, mais qui est loin d'être le seul.

Quels sont les nouveaux acteurs qui le concurrencent dans ce rôle aujourd'hui ?

Il y a deux types de concurrents. Au sein de l'appareil d'État, toutes les autres administrations ont des compétences en matière de diplomatie. Prenez les négociations à Bruxelles : ce ne sont pas que les agents du Quai d'Orsay qui y négocient, mais tous les ministères des vingt-huit États membres. Il y a les chefs d'État et de gouvernement qui se réunissent en sommet, mais aussi les banques centrales, les parlements. À l'extérieur, ce sont les entreprises qui font de la diplomatie économique, les ONG et les associations et, bien entendu, l'individu qui est un acteur des négociations internationales.

Le profil du diplomate a-t-il beaucoup changé ? La profession s'est-elle féminisée, diversifiée socialement ?

Tout dépend des pays. En France, oui certainement. Le diplomate n'est plus seulement un enfant de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Il a un profil plus méritocratique. Il n'est pas non plus forcément un fils d'ouvrier ou de petit employé, mais cette catégorie est sous-représentée dans toute la haute fonction publique d'État. Au Brésil, la diplomatie recrute beaucoup encore dans les classes supérieures blanches. Les politiques de discrimination positive (*affirmative action*) visant à recruter un quota de personnels « afro-descendants » ont commencé il y a à peine plus de dix ans au Brésil. Vous avez raison d'insister sur la féminisation de la profession. Ce métier au référentiel très masculin (celui du héros chaussant les bottes du terrain) s'ouvre de plus en plus aux femmes dans toutes les diplomaties contemporaines. Cependant, celles-ci n'ont pas encore atteint au même titre que les hommes tous les sommets de la hiérarchie. En France, il n'y a jamais eu d'ambassadeur femme à Berlin, à l'ONU ou à Washington. Mais cela change ! C'est dans les pays d'Europe du Nord que l'équilibre hommes-femmes est le plus satisfaisant dans les emplois supérieurs de la diplomatie, et du reste dans les emplois en général.

Le secret diplomatique a-t-il encore un sens ? Les médias et l'opinion publique, par les pétitions et les formes d'activisme de toutes sortes, perturbent-ils la fonction traditionnelle du diplomate ?

Bien sûr que l'opinion publique fait complètement partie de l'équation diplomatique. Vous ne pouvez plus, en qualité de diplomate, agir uniquement dans le secret des cabinets noirs en recherchant un compromis avec d'autres diplomates sur la base de votre intérêt national. C'est peut-être encore vrai pour certaines négociations de désarmement, et encore ! Le diplomate est sous la surveillance permanente des sociétés, des groupes d'intérêts, des médias qui font peser sur lui la recherche non seulement d'efficacité, mais aussi de légitimité. Ainsi, en 2014, la France a refusé de vendre à la Russie deux porte-hélicoptères fabriqués par les chantiers de Saint-Nazaire. L'intérêt de la France eut été de les vendre en encaissant le chèque de Moscou. Mais l'opinion publique occidentale, après l'invasion de la Crimée par les troupes russes, a pesé dans un sens contraire. Ne pas vendre d'armes à Poutine, parce que l'opinion ne le comprendrait pas, est l'argument qui a emporté la décision finale. J'entends par-ci, par-là, des voix qui disent que la diplomatie ne devrait jamais tenir compte de ces agendas normatifs imposés par les sociétés. Je trouve ces arguments totalement à côté de la réalité des démocraties, voire de certains pays autoritaires. Même la Chine et la Russie ne peuvent plus avoir une diplomatie qui se moquerait totalement des mouvements d'opinion.

Le Danemark vient de nommer un ambassadeur auprès des acteurs internationaux du secteur numérique, comme Google. Est-ce l'avenir de la diplomatie ?

C'est un vecteur nouveau de la pratique diplomatique, mais il ne faut précisément pas confondre vecteur et pratique. Les réseaux sociaux remplacent le papier et les déclarations télévisées, mais les pratiques de représentation, de médiation, et de négociation restent, dans le fond, assez semblables au passé. Il faut se méfier du « technologisme » qui confondrait l'évolution des techniques (et donc l'évolution des supports de communication) avec le changement des pratiques.



Source BnF Gallica - Domaine public

Ratification du traité de Saint-Germain avec l'Autriche, dans le salon de l'horloge du Quai d'Orsay, en 1920

Devant la concurrence de tous ces acteurs, le prestige et le statut du diplomate sont-ils affaiblis ?

Oui sans nul doute. Il y a cent ans, il n'y avait pas tellement de possibilités de travailler au contact de l'international : soit on était diplomate, marin ou militaire, soit on faisait du commerce. Aujourd'hui, de nombreuses professions engagent les individus dans un travail international. Certaines de ces professions, comme consultant international, sont mieux payées que le métier de diplomate et attirent davantage. Il restera cependant toujours une valeur ajoutée au métier de diplomate qui est la représentation de l'État. Symboliquement, le diplomate dispose encore d'un statut particulier dans un système international où les relations interétatiques, si elles ne sont plus exclusives, restent tout de même très légitimes.

Propos recueillis par **Jérémy Desjardins**, Bpi



À lire :

Christian Lequesne

Ethnographie du Quai d'Orsay :

les pratiques des diplomates français

CNRS éditions, 2017

327 LEQ

venez !

Punk & After
projection de *La Brune et moi*
de Philippe Puicouyoul
suivie d'un débat
Samedi 17 juin
18 h, Cinéma 2

PUNK FICTION

1977 : le Centre Pompidou ouvre ses portes, le punk explose. En France, les groupes Marquis de Sade, Dogs et Taxi Girl liquident toutes les illusions, perdues et à venir. Ces groupes alors émergents sont à l'affiche de *La Brune et moi* (1979), que Philippe Puicouyoul a tourné dans le quartier des Halles.



La Brune et moi

© Michel Utrado, 1979 - P. Puicouyoul

Entretien avec Philippe Puicouyoul

Comment avez-vous réalisé ce film de fiction ?

En 1977, je vois Les Privés en concert près de chez moi. Au beau milieu, ils jouent du New York Dolls¹ ! Ils viennent de la banlieue profonde et ils jouent du New York Dolls ! Ils aiment ce que j'aime. C'est une toute petite salle, je monte sur scène, chante le chorus avec eux. Amitié. D'où le film. J'étais un grand fan de *La Blonde et moi* (*The Girl Can't Help It*) de Frank Tashlin. J'ai repris le scénario : la blonde, les années 1950 ; la brune, le punk. J'ai tourné *La Brune* en quinze jours. Le jour, j'étais assistant pour un film et la nuit, je tournais, sans budget, mais avec au total une centaine de personnes qui ont travaillé quasi bénévolement. Ça m'a coûté très cher : la pellicule, les développements, la bouffe. Des conditions de dingue.

***La Brune et moi* connaît une nouvelle vie. Sa sortie en 1980 fut pourtant confidentielle, malgré la présence de groupes devenus célèbres.**

Le Studio Cujas, petit ciné indépendant en haut du Boul'Mich', le passait le vendredi soir à minuit. Le deuxième point de distribution a été aussi punk que le film, sinon plus ! J'étais devenu très ami avec Les Privés. On a trouvé un cinéma porno, rue Saint-Denis, qui nous prêtait sa salle pour un concert et une projection entre midi et deux. Puis, quelqu'un de la Cinémathèque a acheté une copie du film, celle-ci a permis la redécouverte de *La Brune* en 2005 par David Duez.

Qu'est-ce qui vous intéressait chez ces groupes parisiens, quasi inconnus et différents de leurs homologues britanniques ? Comment les avez-vous filmés ?

Les trois groupes les plus intéressants représentaient à eux trois tous les mouvements qui comptaient à ce moment-là. Les Lou's (les Questions dans le film), c'est punk à mort, donc la batterie sur le bureau, l'image trash. Les Dogs, c'est LE groupe rock'n'roll en France, le truc qui swingue, donc la caméra leur tourne autour non-stop. Enfin, Marquis de Sade, c'est la *new wave* toute noire et rigide, donc travellings latéraux et zooms coup-de-poing.

Vous avez vécu de l'intérieur cette scène des Halles et fait votre carrière de réalisateur juste à côté, au Centre Pompidou. Y a-t-il en 2017, quelque chose de l'air de 1977 ?

Il y a toujours quelques hurluberlus qui rôdent autour du Centre, mais évidemment l'atmosphère a changé. Pour nous, la musique c'était TOUT. Maintenant, elle fait partie pour les jeunes d'une consommation banalisée.

Propos recueillis par
Aymeric Bôle-Richard et **Claude-Marin Herbert**, Bpi

¹ Groupe de rock américain, fondé en 1971 à New York et dissous en 1977, considéré comme un des précurseurs du punk.

vosre accueil

ITINÉRAIRE D'UN OBJET TROUVÉ

15 chargeurs de téléphone, 8 bagues, 6 parapluies, 7 écharpes, 1 valise avec 1 paire de chaussures, 8 trousse, 23 cahiers, 8 bracelets, 32 livres et même... 1 béquille ! Voilà un petit inventaire à la Prévert des objets que des étourdis ont laissé après leur passage à la Bpi. Mais comment les récupérer ?

Vous êtes parti(e) de la bibliothèque en oubliant une écharpe à laquelle vous tenez ou un cahier ô combien précieux ? Pas de panique ! Tous les objets rapportés aux bibliothécaires (par d'autres lecteurs ou le personnel de ménage par exemple) sont répertoriés et étiquetés avec la date du jour ainsi que l'endroit où ils ont été perdus.

Les objets considérés comme de peu de valeur sont stockés dans l'armoire des objets trouvés du bureau d'information générale à l'entrée de la bibliothèque. Ils vous y attendront sagement pendant deux mois.

Ensuite, ils sont transférés au vestiaire du Centre Pompidou, où ils sont conservés environ trois mois.

Les objets de valeur tels que les ordinateurs, portefeuilles, téléphones, cartes bancaires ou papiers d'identité rejoindront le coffre-fort du bureau des responsables, en face de la cafétéria au niveau 2.

Au bout de deux semaines, tous les documents portant une identité font l'objet d'une recherche de leur propriétaire. Les cartes bancaires non réclamées sont renvoyées aux banques qui les ont émises.

Les objets non identifiés sont transférés au vestiaire du Centre Pompidou, qui les conserve, là aussi, trois mois.

Et passé ce délai ? Le personnel du vestiaire du Centre confie l'ensemble des objets au Service des objets trouvés de la préfecture de police au 36... rue des Morillons dans le 15^e arrondissement.



© photo C. Raynaud, Bpi

35

vosre accueil

Enfin, et on peut s'en douter, de nombreux livres sont oubliés dans la bibliothèque. Ceux-ci sont stockés un mois dans l'armoire des objets trouvés du bureau d'information générale.

À la fin de cette période, les livres d'autres bibliothèques leur sont renvoyés - vous remarquerez que tous les livres de bibliothèque comportent un tampon avec le nom de l'établissement auquel ils appartiennent. Pratique quand on a un doute...

Les livres restants rejoignent l'ensemble des livres retirés des rayonnages au cours de l'année et ils sont redistribués à des bibliothèques partenaires.

Vos biens sont précieux. À la Bpi, comme dans le train, avant de quitter votre place, assurez-vous de n'avoir rien oublié !

Philippe Berger et Caroline Raynaud, Bpi

Fin

Bibliothèque publique d'information

Centre Pompidou

Téléphone

01 44 78 12 75

Horaires

12 h-22 h tous les jours sauf le mardi

11 h-22 h les samedis, dimanches et jours fériés

Métro

Châtelet, Les Halles, Hôtel de Ville, Rambuteau

Adresse postale

Bpi - 75197 Paris Cedex 04

Site internet

www.bpi.fr

Directrice de la publication

Christine Carrier

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

Rédactrice en chef

Marie-Hélène Gatto

Comité d'orientation. Équipe de rédaction

Arlette Alliquié, Angélique Bellec, Philippe Berger, Jérôme Bessière, Aymeric Bôle-Richard, Jean-Arthur Creff, Nathalie Daigne, Jérémie Desjardins, Annie Dourlent, Régis Dutremée, Christophe Evans, Marie-Hélène Gatto, Nelly Guillaume, Floriane Laurichesse, Florian Leroy, Nathalie Nosny, Emmanuèle Payen, Monique Pujol, Caroline Raynaud, Catherine Revest, Lorenzo Weiss

Ont collaboré à ce numéro

Philippe Artières, Viken Berberian, Valérie Bouissou, Bernard Cerquiglino, Sébastien Chaigneau, Ali Chihani, Claro, Lucie Duval, Pauline Fatien Diochon, Gaël Giraud, Yann Kebbi, Salomé Kintz, Elliot Lepers, Christian Lequesne, Stephen O'Malley, Delphine Nicolas, Philippe Puicouyoul, Natacha Roglet, Denis Salas, Zone d'expression prioritaire

Conception graphique

Claire Mineur

Accessibilité numérique

www.m-etmoi-studio.com

Impression

Imprimerie Vincent - 37 000 Tours

SUR PAPIER ECOLOGIQUE ISSU DE FORETS GERÉES

DURABLEMENT



PEFC® 10-31-1087 / Certifié PEFC / pefc-france.org

Gratuit

Abonnez-vous à la version pdf feuilletable en ligne

www.bpi.fr

Couverture

Unsplash (CCo 1.0)

ISSN

2106-3664

